

Le pays d'où j'allais

Mémoire de Roxane Philippon
Sous la direction de Thierry Estevez
ENSCI - Les Ateliers

*« Les gens d'ici ne sont pas plus grands, plus fiers ou plus beaux,
Seulement ils sont d'ici les gens d'ici. »*
Julien Clerc, "This melody", 1975

J'ai vécu à Cuzieu toute mon enfance.
C'est un petit village de la Loire.

Sa caractéristique principale est d'être traversé par une nationale.
On appelle ça un village-rue.
Si je prends à droite, je vais dans le sud,
si je prends à gauche, je vais dans le nord.
Comme un courant d'eau, les voitures défilent
et emportent avec elles la monotonie
dont certaines campagnes sont imprégnées.

L'autre caractéristique est que le village se situe dans la plaine du Forez.
Une plaine est un paysage plat,
entouré de montagnes,
bordé de rivières
et propice à la culture de céréales.

L'horizon se cherchait donc en hauteur,
sur le contour du relief,
brouillé par les sacs de nuages.
La terre y était une vaste étendue vide,
prête à être remplie de mes histoires: expéditions géologiques
à la recherche de cailloux précieux, scènes de crime à
résoudre lorsque la moissonneuse était passée, cueillette
de barabans¹ pour mon restaurant-dinette ou collecte
de glands de chêne pour l'atelier d'artiste.

Un monde à plat est un monde de création pure,
sans autre contrainte que la gravité et l'heure du coucher.
C'était mon champ², mon territoire.
Ma maison était mon coin du monde³.

Devant la maison, d'immenses peupliers
tanguaient à longueur de journée.
Les feuilles rondes et légères frétilaient
comme les sequins d'une danseuse orientale.
Elles passaient en un été du vert au jaune
avant de tomber en un tapis d'étoiles sur le gazon sec.
Lorsque le ciel de l'aurore apparaissait jaune au matin,
le paysage pointilliste fusionnait en une étendue dorée,
et j'avais l'impression d'être au centre de la Terre.

Plus grande, j'ai emprunté la route, longé les rivières,
traversé la plaine pour aller de l'autre côté des montagnes,
et découvrir la ville de Saint-Etienne,
un autre monde.

1. Baraban : nom commun
des pissenlits en gaga (patois
stéphanois)

2. PAMART Michel,
« Lettre A comme animal »
in *l'Abécédaire de Gilles Deleuze*, Paris,
Pierre André Boutang, 1995

Lorsque Gilles Deleuze définit le
territoire, il parle de champs, d'allure
et de couleurs, à l'image de la
construction d'un tableau.

3. BACHELARD Gaston,
Poétique de l'espace, Paris,
Presses Universitaires de France,
2009

Pour Bachelard la maison est le
premier univers que l'on explore, un
cosmos intime. Elle est surtout le
premier monde de l'être humain qui
abrite à la fois son corps et son âme.

Traverser pour aller ailleurs.
Aller ailleurs pour mieux revenir.
Aller voir ailleurs si j'y suis.

Saint-Etienne est une ville courbe, biscornue, bossue.
Vue du ciel, les rues semblent tracer des chemins sinueux
à travers le paysage, épousant le relief,
autour d'un ruisseau bordé de sept collines.
Une Rome antique, sentimentale et française,
pourtant habituée à être regarder de haut.

Lorsqu'on arrive,
on remarque tout de suite les crassiers
du Puit Courriot au loin,
qui forment deux buttes noires parmi la collection des bosses.

Etait-ce là une manière d'intégrer le déchet de la mine au territoire ?

Camoufler un tas de poussière parmi des tas de terre.
Et peut-on considérer le crassier comme une ruine ?
Son statut de témoin du passé et son envergure de monument
me fait quand même penser à un temple effrité.
On pourrait s'imaginer à Pompéi, autre ville italienne à collines,
piégée sous la poussière.
Je pense aussi à une ruine parce que le lieu est vide.
Les wagons ont disparus laissant seulement les rails
et la végétation réinvestir les pentes.

Le lieu est vide et provient du vide.

*« Tout événement est éclatant, catastrophique. À peine né, le nouveau est détruit,
à peine apparu, un nouveau paysage est en ruine. Non pas que le temps emporte
successivement chaque maintenant, chaque présent, chaque temps "plein".
Au contraire, chaque présent est "vide", parce que vidé de son sens dès qu'il arrive, parce qu'expulsé
de lui-même. La ruine n'est pas l'effet du temps qui passe, le délitement des choses sous l'effet
du passage et du polissage du temps. La ruine est l'état même des choses modernes. »⁴*

La ruine vivante en quelque sorte.
Les deux montagnes artificielles semblent respirer d'un air chaud
et ancien, comme venant des entrailles de la Terre. On entend
souvent dire qu'à une époque les enfants y allaient pour guérir
de la coqueluche en inhalant les fumerolles. Elles furent
longtemps appelées les « mamelles » de la déesse noire endormie,
le symbole d'une terre nourricière et fondatrice de la ville.
Un endroit de mémoire et de recueil, le lieu rassurant, chaud
et apaisant, un terrain d'aventure lunaire et un lieu de culte.

4. PROUST Françoise,
*L'Histoire à contretemps. Le temps
historique chez Walter Benjamin*,
Paris, Les éditions du Cerf, 1994

*« Les rues se faufilent dans les nécessités du lieu. La cité épouse le paysage au point
d'en paraître l'efflorescence, le masque ou la germination. La ligne droite est inconnue.
Règne la courbe. Ce qui veut dire la femme. Les premiers établissements humains avèrent
une influence féminine. Comme les anciennes cultures assurent la souveraineté des objets
de forme ronde (jarres, fours, etc.), le plan des hameaux obéit aux emblèmes femelles.
Le nom de la maison, en Egypte, est celui de la femme. »⁵*

De montagnes, elles deviennent pyramides. Temples du passé ou
maisons des histoires qu'on se raconte, les crassiers sont aujourd'hui
des point(e)s topographiques remarquables dans un territoire
à traverser. Un élément du paysage géologique, formée par
les secousses des pics à veine et les successions de couches de roche.
Même si elles sont artificielles, elles semblent aujourd'hui faire partie
du paysage ; autant qu'une montagne sortie de terre par le mouvement
des plaques, ces deux là sont sorties de Terre par la main de l'Homme.

*« Nous ne manquons pas, autant qu'on le croit, de monuments. N'avons nous pas nos
bois, nos ruisseaux, nos montagnes ? Ce sont là, en vérité, des monuments anciens, plus
anciens que les pyramides d'Egypte, et peut-être, si on les interroge, aussi éloquents.
Ces choses, en effet, ont des noms, et qu'est-ce qu'un nom ? C'est une inscription. »⁶*

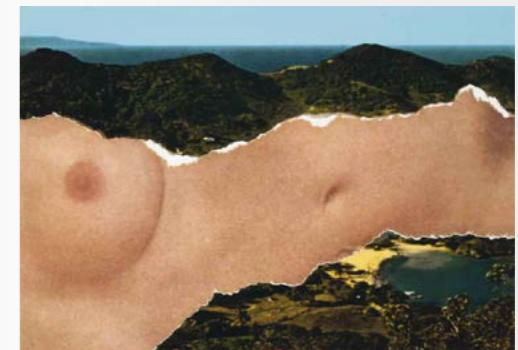
Le nom des choses me semble important
essentiel, pour comprendre un endroit.

Si la première manière de faire notre un territoire est de
le nommer, la seconde, est de l'éprouver.

C'est pourquoi j'entame une promenade au cœur de la ville...

5. GREVEN-BORDE Hélène,
*Formes du roman utopique en
Grande-Bretagne: 1918-1970*,
Paris, Presses Universitaires de
France, 1984 (page 232)

6. CALLET Auguste.,
La légende des gagats,
Paris, Les Editions de la tour,
1988 [1866]



J'emprunte la route, longe les rivières.

La chose que je préfère faire, c'est voir des maisons, voir des quartiers.⁷

J'entre dans la ville par le nord.

12

7. MORETTI Nanni,
« Journal intime »,
Nanni Moretti, Angelo Barbagallo,
Nella Banfi, 1993

Dans les premières minutes du film, Nanni Moretti sur son scooter, roule dans Rome et dit cette phrase. Un long plan séquence qui nous présente la ville et plante le décor de son journal intime en quelque sorte.

En sortant de la route principale qui fend la ville en deux,

je monte tout de suite la première colline à ma droite.

Elle est si ensoleillée avec son orientation plein ouest,
qu'on la nomme Côte Chaude.

La grande route se disperse en petites rues serpentine.

13

Tandis que je contourne la butte, il y a dans l'air,

l'odeur de l'herbe coupée qui me fait tourner la tête en direction d'un immense gazon taillé: le golf.

14

Sans E, mais dans un pli du territoire quand même,
le golf s'engouffre derrière les collines.

15

Plus loin,

je dépasse les jardins ouvriers aux parcelles vertes pâles tachées de brun rouillé,

puis arrive devant les anciennes citées des mineurs.

Je rencontre un premier habitant.

Un bourdonnement passé

« C'est ce qu'on appelle le quartier de la Rûche » me dit François Oleszak.

Dans ce quartier, les maisons étaient petites,
collées les unes aux autres comme des alvéoles.
Les mineurs sortaient ramasser à mains-nues
le pollen noir inflammable des anthères enterrées de la ville.

Le papier peint à motifs bordeaux en arabesque,
l'imposant buffet en bois vernis,
la table recouverte d'une toile cirée rouge et noire,

La ruche : sorte de contenant où logent les abeilles
L'abeille : insecte pollinisateur, social et domestiqué
pour la fabrication du miel et de la cire.

En 1911, la société *La ruche immobilière* a créé des logements pour les mineurs,
en collaboration avec les *Houillères de la ville*, comme dans le Nord.

Le politisé Barry Bee Benso visitait son nouveau lieu de travail en
criant : « vous voulez nous tuer à la tâche ? »⁸

Pas de tâche mais des rayures.

Les tenues de travail des mineurs étaient-elles rayées ?
Parce que celle des prisonniers américains, c'est sûr.
Est-ce en référence aux abeilles ?

Il y en a certains⁹ qui parleront d'étoffe du diable, faite de deux
(morceaux ou couleurs), et rendant tous les marginaux habillés de
rayures, impurs et fougueux. Le langage s'en mêle aussi : rayer c'est
exclure¹⁰; mais si ça se trouve, le styliste des pénitenciers avait un
péché mignon pour le miel.

La prison de Saint-Etienne est surnommée la « Talau » parce qu'elle
se situe sur la commune de La Talaudière. Elle est même plus
précisément au croisement de la rue de la Sauvagère et de l'allée
de la Liberté.

Etrange coïncidence ou choix dé-libéré ?

8. SMITH Simon et HICKNER Steve,
« Bee Movie »,
Dreamworks Animation
et Columbus 81 Productions, 2007

Barry Bee Benso est le personnage
principal du dessin animé, une
abeille ouvrière de la ruche.

9. PASTOUREAU Michel,
*L'Étoffe du diable. Une histoire
des rayures et des tissus rayés*,
Paris, Seuil, 1991

10. On retrouve dans plusieurs langues, des racines communes, mettant
en relation la rayure et la notion d'exclusion : en français, « rayer » signifie
« barrer » ou « corriger », d'où viennent les « barreaux de prison » et la « maison
de correction ». En anglais « a stripe » (une rayure) se rapproche de « to strip »
(priver) et de « to strike off » (exclure de la liste).

Les noms des rues à Saint-Etienne ont une connotation particulière qui reflète plus le passé sombre que l'ambiance festive de la ville. Il y a deux types de noms.

Les lieux-dits proviennent la plupart du temps de la nature ou du paysage. De la Côte, nous apercevons le *Soleil* et la *Rivière*, proche des *Gaux* (patois pour dire *galets*) et des *Roches*.

On imagine immédiatement que demander sa route à un Stéphanois, à l'époque où le GPS n'existait pas, promettait une explication drôle et naturellement simple à comprendre. Cette manière d'expliquer son chemin grâce aux éléments visibles, là sous nos yeux, est restée présente dans la pratique populaire.

« A droite du crassier de Courriot, tu vas y voir un grand immeuble tout pourri, faudra prendre la prochaine rue à gauche et suivre l'immeuble. » m'avait expliqué François Oleszak pour venir jusqu'à lui, sans me donner une adresse précise que Google Maps aurait géolocaliser en quelques secondes.

Mélangée à cette toponymie pragmatique mais pas moins poétique, celle inscrite sur les plaques émaillées, donne un ton plus morose à la ville.

Malgré quelques rues aux noms géographiques (le chemin des Crêts ou l'allée du Pilat) ou en hommage à certains joueurs de football (la rue Antoine Cuissard ou l'allée Guy Huguet), le reste des noms évoquent souvent l'industrie locale (la rue de la Métallurgie et celle des Passementiers et la **guerre** (la rue Elise Gervais à quelques pas de la place Jean Moulin).

Difficile donc de flâner sereinement dans la ville sans penser au travail ou à l'Histoire. C'est peut-être ça qui donne mauvaise réputation à Saint-Etienne et qui mine le moral des Stéphanois.

La toile cirée n'a évidemment rien à voir avec les abeilles mais tout à voir avec Saint-Etienne. Elle a tout d'abord été inventée à Vénissieux, près de Lyon, par un certain Eugène **Maréchal**.

Il travailla pendant la seconde guerre mondiale avec les usines de métallurgie pour confectionner des masques à gaz avec sa fameuse toile imperméable.

Drôle de destin que de finir sur une table de salle-à-manger.

la télécommande posée sur la table,
le petit meuble menuisé et vitré,
la canne qui y est accoudée,
les paires de chaussures en cuir rangées sur chacune des marches du petit escalier,

C'est un mélange d'un tableau de Van Gogh où tout semble figé mais en mouvement et d'un décor de Marcel Carné où tout semble en mouvement alors que tout est figé.

Accrochés, posés, épinglés, inertes, les objets ici sont utiles : les chaussures pour aller au jardin, l'horloge pour savoir quand partir, la canne pour s'y rendre.

Utiles et ordinaires.

Utiles = ordinaires? Ordinaire = utile?

Tout semble être une question de manière de regarder.

Une manière de changer son regard.

Une manière de regarder les choses pour elles-mêmes.

Regarder l'ordinaire c'est regarder l'existence en quelque sorte.

C'est une manière de questionner notre propre rapport au monde.

« Je ne demande pas le grand, le lointain, le romantique; ce qu'on fait en Italie et en Arabie, ce qu'est l'art Grec, ou la poésie de ménestrels provençaux: j'embrasse le commun, j'explore le familier, le bas, et suis assis à leurs pieds.»¹¹

les deux assiettes de cuivre suspendues au dessus de la rampe grise,
le plat en faïence indiquant l'heure au dessus de la porte,
les calendriers du facteur et du pompier épinglés au mur au dessus d'une coupelle de fruits,

Le calendrier du superstitieux qui veut être l'enfant des planètes pour ne plus craindre les démons.¹²

Il y a trois mille deux cent parcelles de jardins ouvriers dans toute la ville, soit 89 hectares de terre peignée peuplée de petits cabanons.

Une forme d'utopie¹³?

Celle d'habiter la terre sans la nécessité de la posséder.

11. EMERSON Ralph Waldo, "The American Scholar" in *Selected Essays*, New York, Penguin Books, 1837 (page 85)

12. WARBURG Aby, "La divination antique et païenne dans les écrits et les images à l'époque de Luther" in *Essais Florentins*, Paris, Hazan, 2015 [1893-1920] (page 247)

13. BAILLY J-C, *Le dépaysement, voyages en France*, Paris, Editions du Seuil, 2011
Bailly parle d'utopie car le jardin ouvrier est une construction sans cadre institutionnel, sans hiérarchie, avec peu de règles. La terre n'appartient à personne et à tout le monde en même temps. C'est la nature qui décide en quelque sorte, et puisqu'elle est toujours changeante et indomptable, il n'y a pas d'aliénation, ni de répétition dans le travail du jardin, comme on peut l'avoir dans le travail de la mine.

L'illustration sur le calendrier est toujours bucolique¹⁴.

Je me souviens que petite, c'était à moi de choisir le calendrier du facteur. Ce dernier sortait de sa besace les derniers cartons restant : un chien couché dans un gazon bien tondu, des enfants déguisés en petits écoliers s'embrassant dans une charrette ou un paysage de montagnes avec un chalet sous le soleil. Je cherchais désespérément celui avec les chevaux galopant sur la plage mais la voisine avait dû le prendre juste avant.

Je décidai que les années où j'arriverais à l'avoir, seraient de bonnes années.

C'est un prêtre qui à la fin du XIX^e siècle sema l'idée des jardins dans la région. Les ouvriers pouvaient souffler un peu et revenir à leurs origines de paysans.

Est-ce que l'Homme se sent plus heureux lorsqu'il retourne à la terre ?

Sur la pente de la colline, dans un repli du relief, un vallon.
Il n'y a plus d'aliénation, ni de répétition, on cultive son jardin en se laissant surprendre par la nature.

Et surtout, on s'en remet aux dictons pour faire pousser ses légumes.

*Ne sème point au jour de Saint-Léger,
Si tu veux blé trop léger.
Sème au jour de Saint-François,
Il te rendra grain de bon poids.
Mais n'attends pas la Saint-Bruno,
Ton blé serait tout noiraud.*

C'est à partir de 1945 que les animaux sont apparus sur les calendriers. Les postiers en avaient marre de distribuer des scènes de propagande politiques ou publicitaires après les deux guerres, et voulaient redonner du baume au coeur.

On décida que l'adorable chaton pelucheux assis dans un décor fleuri serait l'image la plus appropriée pour oublier toutes les horreurs du monde.

Comme si le chat était source de sourire.

Harry avait déjà *Pointer*¹⁵ cela avec son œil de photographe avant que les *lolcats*¹⁶ envahissent la toile et que les bars à chats ne s'installent dans nos villes.

14. J'ai écrit « bucolique » instinctivement, parce que l'idée que je m'en faisais, et la sonorité surtout, me semblaient appropriées. Plus tard, j'ai découvert que la définition du mot était parfaite : « Qui prend pour thème la vie pastorale » (définition littéraire) ou « Ensemble de choses de peu d'intérêt » (définition de l'argot)

15. POINTER Harry (1822-1889) : photographe anglais connu pour sa série « *The Brighton cats* » dans laquelle il metta en scène pour la première fois des chats, déguisés ou accessoirisés, comme des Hommes.

16. Lolcat : photo de chat accompagnée d'une légende écrite jouant sur les mots ou l'image et publiée sur internet.

une dernière assiette en bois sculpté accrochée au dessus des oranges,
un dévideur de Sopalin,
la dentelle en guipure des rideaux,
le torchon à carreaux posé qui sèche sur le radiateur

Une toile de coton tissée de blanc et de rouge avec un motif à carreaux.
Je pense à Fleury Michon qui cuit son jambon dans un torchon et utilise l'image traditionnelle et rassurante du linge pour faire passer la couleur douteuse de ses cochons.

Le carreaux est aussi un outil de passementerie.

C'est un petit métier constitué d'une caisse en bois ouverte, garnie de paillons de seigle serrés dans de la toile de jute. Ce coussin à la fois mou et ferme, pour que l'épingle se pique, est recouvert d'un velours rouge pour accueillir le carton, modèle de la future dentelle. C'est un ventre bombé qui se forme, décoré de rubans, personnalisé avec des photographies de famille ou des icônes de Saint François Régis, protecteur de la région du Velay (encore une superstition...).

On retrouve chez le serrurier, la lime carreau, épaisse et grossière, souvent accompagnée d'un ensemble d'outils aux noms imagés.
De l'alesoir à la vrille, en passant par le bec de cane

poli,
sur le dos,
à écrou,
à feuille,
à équerre,
à boucle simple,
à deux pènes,
à deux boutons,
le col de cygne,
la queue de carpe
le cul de poule,
la dent de loup,
le croissant
la garniture,
le lardon,
le museau,
la fraise
le pâté,
l'olive,
et la rosette¹⁷

Nous ne sommes pas si loin du torchon dans la cuisine.

17. MORISOT Joseph, "Vocabulaire de la serrurerie" in *Vocabulaires des arts et métiers en ce qui concerne les constructions*, Paris, Goeury, 1814

















La clé de la forge

Etienne Mermier était spécialisé dans la fabrication mécanique de la serrurerie dans la Loire.

Alexandra Marrel vit dans un des appartements d'une **usine** réaffectée.

La pente du **shed**¹⁸ est souvent orientée vers le nord car la lumière émise n'est jamais trop chaude et reste naturelle. Un bâtiment qui savoure le soleil de ses dents de scie.

Derrière le boulevard Daguerre on croirait entendre parfois le dieu *Fur* dans ses forges du pays d'Ophir, dans l'antre de la montagne métallifère¹⁹. La divinité gauloise des flammes a choisi Saint Etienne. D'autres aperçoivent *Furrina*, déesse de l'eau souterraine, remontant le courant du ruisseau sous la ville. Il y a aussi le latin *Furens*, qui devient furieux, en délire, égaré car on raconte que plusieurs inondations ont ravagé la ville.

Sur les lampes industrielles, la lumière ricoche sur l'abat-jour en métal pour créer un rond lumineux sur l'établi; comme une lune blanche ou un soleil vivifiant, elle devient étoile d'intérieur.

La cuisine peinte de noir et de blanc est parsemée de pointes rouges: des boîtes à motifs, une tireuse à bière bordeaux, une cafetière et un grille pain carmin. Trois lampes en fer blanc sont suspendues au dessus du bar.

A l'origine, le ruisseau Furan, servait à tremper le métal rouge pour qu'il durcisse. Les lames de fer disparaissaient dans le courant en laissant échapper un souffle de soulagement, une légère fumée qui noircissait les joues et embrasait le nez.

Il s'est mis à faire des clous de fers à chevaux. Puis il a fabriqué du matériel agricole: des fourches, des dents de herse et des peignes à chevaux, il a vendu son bâtiment à La Lampe Hadco.

La plupart des objets viennent de Ikéa, Maison du monde et Cadeau Maestro (une boutique stéphanoise « très design »). Mon regard s'arrête immédiatement sur le porte couteaux cinabre posé sur le comptoir en granit. Un bonhomme rouge d'une quarantaine de centimètres, penché légèrement en arrière sur un socle épais et transpercé par cinq couteau de cuisine en inox. Il s'appelle **Voodoo** et a été dessiné par Raffaele Iannello, un designer italien (« à l'univers à la fois fun et macabre » selon son propre site internet).

Au Brésil, j'ai rencontré lors d'une cérémonie yoruba, Gou, un prince **vaudou** et patron de la forge. Il était vêtu de rouge, portait des sabres à la ceinture et dansait en l'honneur de la **guerre**.

18. Shed : anglicisme définissant un bâtiment industriel avec un toit en dent de scie (symbole iconographique d'une usine).

19. CALLET Auguste, *La légende des gagats*, Paris, Les Editions de la tour, 1866

Callet parle du dieu *Fur* (dieu des forges, du foyer et de la forge, devenu *Furanos* chez les gaulois) comme une explication à l'utilisation du Furan pour la trempe des métaux.

Même si dans chaque recoin de la **Terre**, les dieux prennent des noms différents, Fur et Gou sont sûrement du même sang et défende les mêmes éléments. Il aura fallu qu'une poupée en ABS les rassemble dans cette cuisine afin qu'Alexandra Marrel réussisse les émincés de poulet et les pommes au four.

L'appartement est un loft type industriel avec les grandes vitres de l'ancienne usine et les poutres métalliques de l'architecture apparentes. La Lampe Hadco fournissait l'éclairage public avec des lampes incandescentes partout en France.

La plupart des cuisines françaises sont **rouges**, noires et blanches.²⁰

Si les salles de bains sont **bleues** à cause de l'eau, les cuisines sont certainement rouges à cause des tomates ou des piments. C'est surtout aux pigments (naturels et faciles à trouver) que le rouge doit sa popularité. Pastoreau, parlera du rouge comme de LA couleur par excellence, à l'époque où le noir et le blanc se battent en duel symbolique.

A l'époque où on trempait le métal et les soies fraîchement teintées dans le Furan, celui-ci devenait rouge ou bleu et s'en allait colorer le reste de la **vallée**.

Un autre patron des forges habite ici depuis peu : **Vulcain** Pneu. Le fils de Jupiter et de Junon s'est lancé dans l'automobile et la réparation de jantes.

Ce loft semble être bâti sur le foyer de nombreuses légendes, aussi chaleureuses que mystiques.

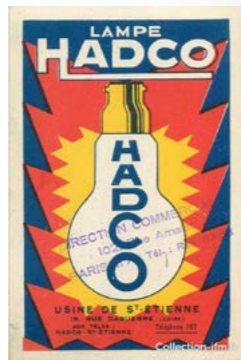
20. Selon le magazine Elle Décoration n°252, avril 2017 (Article "Envie de couleur, les bonnes palettes")











Le grisou et le gitan

La tulipe : c'est une fleur de mémé.
Je vois bien ça dans le jardin vermeil de ma grand-mère ou
sur la console de l'entrée

Je rencontre Roberto Tomassetti qui vit là depuis plus de quarante ans.
Est-ce parce que c'est la fleur du Christianisme ?
Est-ce parce que ma grand-mère est très pieuse ?
Est-ce parce qu'elle est la première à fleurir au printemps ?

Le porte mèche attend l'allumette autant que la goupille attend la **bouteille**
d'huile.
Il m'invite à prendre un **verre** chez lui, pour bavarder du passé.

Je me souviens du « carré des gitans » dans le cimetière de Saint-
Just-Saint-Rambert²¹.

Des bouquets de tulipes en bois débordent des vases disposés sur un
buffet en merisier.

Un vieil homme d'une famille gitane y est décédé et a été enterré
dans la ville voisine.

Sur le buffet, il y a un bougeoir en verre moulé couronné de deux bougies
jaune soleil. Dans le salon-salle à manger, je remarque tout de suite les
cadres de photos de famille.

La tulipe a été importée depuis les jardins des sultans de Constantinople
jusqu'en France au XVI^e siècle et portait en elle le symbole de la richesse et
de la puissance jusque dans les tableaux de maîtres.

Il vient d'une famille d'immigrés italiens, arrivée là pour travailler dans
les mines.

Les gens du voyage passaient souvent par la région autrefois, car
le coin était réputé pour ses nombreuses plantations d'osier, la matière
première idéale pour la confection des **paniers**.

21. Saint-Just-Saint-Rambert est la « petite cousine » de Saint-Etienne, une autre ville industrielle de la vallée (connue notamment pour sa Verrerie) et l'ancien point de départ des convois de charbon qui empruntaient la Loire vers l'océan.

En dessous d'une reproduction à l'huile d'un mas provençal,
il saisit une lampe de mineur.

L'objet est lourd et froid, malgré la flamme qu'il promet.

Mais il n'est pas là pour éclairer, ni pour se réchauffer.

Il n'était pas là pour éclairer, ni pour se réchauffer d'ailleurs.

Il est là pour se souvenir

alors qu'il était là pour se sauver.

Roberto Tomassetti dévisse d'abord la partie supérieure de la lampe dans un léger crissement métallique. Une coupole en laiton dévoile le tamis en grillage fin et gris dont le moirage hypnotique trouble la vue. Ajustée au réservoir noirci, la cage indispensable²² enferme un cylindre de verre épais, vitrine du feu, de la vie, à observer attentivement.

L'objet ainsi désossé posé sur la table, au milieu des épis de blé et des libellules dorés, prend une nouvelle respiration. Il n'est plus lampe du souffle mais souffle de l'Histoire.

Les tulipes sur le buffet étaient en bois, piégées dans le temps, comme une sorte d'éternel avril pour des petits vieux. Une vanité en 3D exposée dans son salon.

Les gypsy flowers, d'autres fleurs en bois dans le même genre, étaient répandues partout en France et réalisées avec seulement une branche et une plane (couteau à deux manches) par les gitans. Depuis, les générations se succèdent pour poser des chrysanthèmes ébouriffés et des bougies à piles.

Je regarderai la prochaine fois, si il n'y a pas de tulipes en bois ou de lampes à huile.



22. J'apprends le jour de cette rencontre, la différence entre la lampe à huile et la lampe à grisou. Le grillage est l'élément essentiel de l'objet, c'est lui qui empêche les gaz ou les poussières d'atteindre la flamme et de faire exploser le tunnel.

54



55



56



57



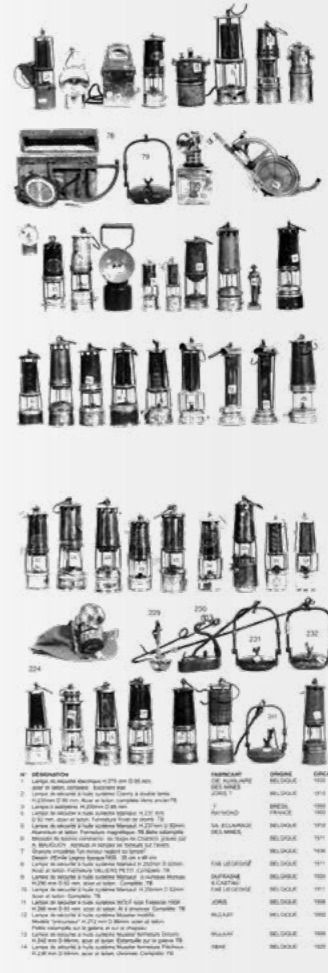
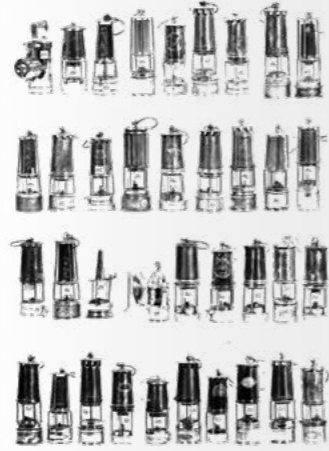
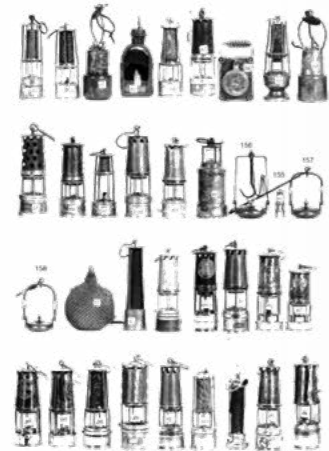
SAINTE ETIENNE
Hôtel des ventes du Marais
 Agence CARLES Dominique, BERTIER Christophe, PIGNON Philippe associés
 62, rue des Docteurs H et B WOLLER
 42100 SAINT ETIENNE
 Tel. 04 77 32 32 16 Fax. 04 77 32 34 83

SAMEDI 26 JANVIER 2002 à 14h
VENTE AUX ENCHERES
PUBLIQUES ANNUELLE
SUR LE THEME DE LA MINE

lampes de mineurs, objets et documents miniers

EXPOSITION Le vendredi 25 janvier 2002 de 15h à 18h et le samedi 26 janvier de 10h à 13h

organisée par l'Association des Amateurs de Lampes de Mineurs
 expert : Marcel HEMBERT-LARBAZ



N°	Description	Provenance	Loterie	Statut
1	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
2	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
3	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
4	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
5	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
6	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
7	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
8	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
9	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
10	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
11	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
12	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
13	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
14	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
15	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
16	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
17	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
18	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
19	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000
20	Lampe de mineur à huile, modèle à 215 ans (1800).	FRANCE	1000	1000



62



63



Des reflets de ciel

Je continue ma ballade en faisant un détour dans le quartier de la Verrerie qui a surement un lien avec la ville de Saint-Just-Saint-Rambert.

A partir du XVII^e siècle, plusieurs verreries s'installent dans la région Rhône-Alpes car il y a de la main d'oeuvre pour travailler, du charbon pour alimenter les fours, ainsi que les rivières et le train pour transporter le sable et les productions.

Il y eut d'abord la Verrerie Royale de Givors, où l'on fabriquait des bouteilles et des vitres puis à partir du XIX^e siècle, une multitude de verriers s'installèrent à Saint-Etienne, à l'est du Furan, proche des puits de houille.

En passant, je rencontre Alix Carrier, qui est originaire de Saint-Just-Saint-Rambert et qui vit aujourd'hui dans le centre de Saint-Etienne pour ses études.

Les ombres tremblent sur le mur, entre le poster de Rosie la riveteuse, les cartes postales et la queue du chat qui se balance.

J'entre dans un des plus anciens immeubles de Saint-Etienne. Derrière la porte lourde soutenue par le porche épais, le sol pavé et cabossé laisse deviner les passages de charrettes à travers la cour. Je laisse glisser ma main sur la rampe de bois verni, jusqu'au 6ème étage.

Il y a dans le réverbère tout un monde romantique.

Et si les Stéphanois étaient des gens profondément romantiques.
L'oeil s'attarde sur une porte rouillée,
une moulure cabossée,
un escalier érodé.

C'est à la fois regarder ce qui a survécu et ce qui résiste au temps.
Ce qui confère à la porte, au plafond et à l'escalier
cette valeur attachante des vieilles choses du passé
et une preuve de l'éphémère.

Il y a Gene Kelly²³ et son parapluie,
il y a Natalie Portman et ses amants²⁴.

23. DONEN Stanley et KELLY Gene, "Singin' in the Rain", MGM (Etats-Unis), 1952.

24. Dans les films « Sex friends » de Ivan Reitman (2011) et « Knights of cups » de Terence Malick (2015), Natalie Portman se retrouve deux fois de suite dans l'installation *Urban Lights* de Chris Burden à Los Angeles. Si Reitman a choisi cet endroit pour sa valeur symbolique de la ville (depuis 2008, l'installation est un passage obligé pour tous les selfistes amoureux), Malick fait écho quatre ans plus tard à la comédie romantique en intégrant l'actrice (qui joue peut être son propre rôle) une nouvelle fois dans le décor. Avec cette exercice de référence (qu'il multiplie dans le film), il parle à la fois de montage (de cinéma) et de symbole. De la culture populaire en somme.

J'arrive dans un petit appartement sous les toits, aux poutres apparentes, sur lesquelles sont suspendus des souvenirs.

« J'aime le cachet de mon appartement. »

Que veut dire *cachet* sinon **authenticité**.

C'est vrai que le plafond "à la Fougère" est **typiquement** Forézien.

« Mon père a toujours joué avec la lumière dans la maison, on le surnommait le **Roi Soleil**. »

L'argenture sur le verre est une technique développée par les maîtres verriers depuis longtemps. On trempe l'ouvrage dans un bain d'argent pour en faire ressortir les détails les plus délicats. Souvent, on peut y trouver l'empreinte de l'artisan, la trace du pouce légèrement gras, qui retient la pièce avant l'**immersion**.

Il y a aussi des petits **miroirs** un peu partout sur les murs.

Marilyn Monroe était riveteuse pendant la guerre; avant de devenir l'icône (dépressive) de la féminité, elle réparait les carlingues des avions.

On dit que l'architecte italien Sebastiano Serlio aurait séjourné dans le coin quelque temps (au XVI^e siècle) et aurait diffusé la nouvelle technique de charpente décorative; un délicat mélange d'Italie et d'une certaine attention pour l'économie.

L'idée est de récupérer les morceaux de bois, trop petits pour être des traverses, et d'en faire des linteaux décoratifs, cloués dans la diagonale des caissons carrés.

Plus loin dans la pièce,

il y a un réverbère rouge: un objet familial rapatrié de la maison des grand-parents et placé dans le coin, proche de la fenêtre.

C'est un peu comme si il y avait une rue chez elle.

Il n'y a plus de dehors ni de dedans.

Ma grand-mère était riveteuse aussi, pour la marque OBUT²⁵.

Elle fabriquait les housses des boules de pétanque dans son garage.

Je la regardais assembler les sangles et le cuir,

étourdie par le ronronnement du compresseur.

25. OBUT est une entreprise française spécialisée dans les boules de pétanque, depuis 1998 et située dans la région de Saint Etienne, à Saint-Bonnet-le-Château.

Les miroirs cadrent des bouts de ciel, comme si elle voulait exposer des nuages dans son salon, des morceaux de ciel privatifs dans lesquels surgissent un vol d'avion chaque quart d'heure et la lune dans l'absence du jour.

Lorsque je regarde fixement les fragments de bleu sur le mur blanc, je me plonge à nouveau dans les films de Gus Van Sant, j'embrasse le ciel, les nuages, le paysage.

La galerie des glacettes prend des allures d'infini, d'absolu, d'immensité. Comme si un bout de monde entrait dans la pièce par une fenêtre, magique et lumineuse.

« *Fougères* » est également le nom d'un quartier, proche des anciens bois où poussaient jadis les *Pteridium Aquilinum luxuriantes*.

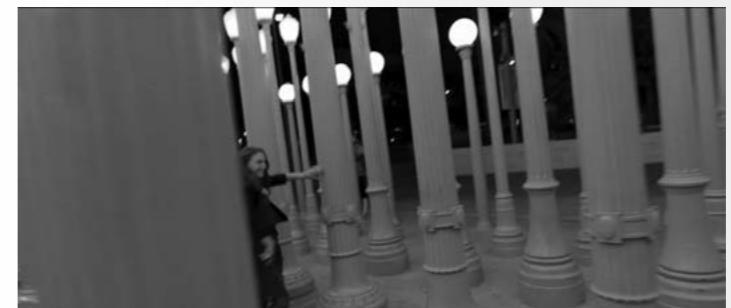
Mais d'où vient ce nom?

Est-ce la plante (qui poussait ici) ou bien la technique de plafond (qui utilisait le bois des arbres de la forêt) qui donna son nom au quartier?

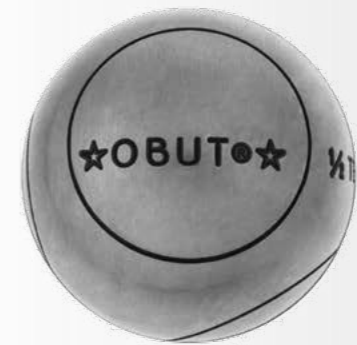
Fougère viendrait du latin *filix* qui veut aussi dire, par analogie formelle, *poil pubien*.

Des mamelles nous descendons au pubis pour parcourir le corps de la déesse noire...

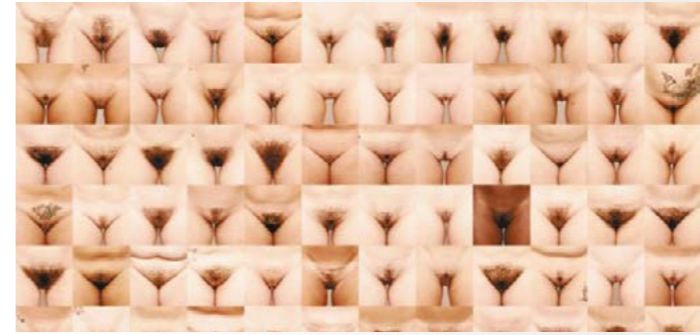












A la lisière du bois

Non loin du quartier Fougères, il y a le quartier des Rives.

Car, à côté de la forêt coule la **rivière**, Furan.

La **lisière** du ruban
(et non de la forêt) peut être perlée,
laitonnée,
à dents-de-rat,
à engrêlures,
à picots.

Son accent italien donne déjà le ton au personnage : généreux, doux et chantant.
Luciana Rizzelli a été brodeuse et dentellière, mère au foyer
et vendeuse aux Halles.
Elle a vécu à Nappes, Montpellier, Nappes encore, Saint-Etienne, Nappes
de nouveau, puis Saint-Etienne. Finalement.

« *C'est un vrai roman ma vie.* »

La broderie **blanche** dessine une subtile et délicate cicatrice
sur la toile plus claire.

Elle sort deux petites tasses en **porcelaine** pour que nous partagions le café.
Le téléphone sonne : « *Tchao Michel ! Comment tu vas ? Ça va, ça va, faut pas parler de maladie...* »

Du haut des balcons, on peut regarder la ville bouger.

A l'intérieur, tout est figé, rien ne bronche,
à part peut être la pendule en bois,
qui hésite entre la droite et la gauche à chaque seconde.

Dans un angle de la chambre à coucher, j'aperçois une vierge Marie
recueillie sur une étagère blanche, entourée de photographies désaturées:

« *C'est mon coin des morts* ».

L'ensemble des photos de défunts ainsi rassemblées, derrière
la statuette en verre, semble former une sorte de famille (re)composée
d'amis, de proches cousins et de lointains aïeuls. On croirait entendre
la *tatan* Sylvia et la Simone de la rue du Repos qui *babîèlent*²⁶ dans
le coin.

La peinture à l'aiguille estompe les couleurs, tache la toile de pétales de
pensées.

26. Babièler : terme gaga (patois
stéphanois) signifiant discuter,
jablasser, piailler

Le laraire était un autel domestique où l'on venait **disposer** les dieux protecteurs du foyer. Une sorte de niche de la forme d'une maison, le support de la piété populaire, un théâtre divin où les figurines mystiques s'animaient pour guérir et apaiser les croyants. On en est pas très loin.

Elle me raconte que son frère est horloger et qu'il tient à Montbéliard, une boutique d'objets en verre et en métal précieux.

C'est la fragilité du verre qu'on apprécie.
Plus il est utile et solide, comme l'épaisse lentille du télescope ou le robuste Duralex de cantine, moins il nous paraît précieux.
Les facettes des verres en cristal multiplient les éclats de soleil dans la vitrine et font scintiller la jeune fille ciselée sur le gobelet en **argent**.

En face du **vaisselier**, la pendule en bois sonne tout à coup, comme si le frère approuvait les dires de sa cadette.

A côté des orchidées, l'anthurium est collé à la vitre et rougit au soleil
C'est une de ces plantes tropicales que tout le monde a chez soi et qui fleurissent même l'hiver.
Sa forme phallique lui vaut une réputation de porte bonheur charnel, ravivant ou enflammant un couple en ménage.

« *Je suis catholique quand ça m'arrange tu sais* »

Je revois les magazines Rustica qui vieillissaient près de la télévision chez mes parents.

A côté, elle me montre le service de faïence italienne en m'expliquant que c'est un cadeau de son ancien patron, quand elle travaillait aux Halles:
« *je ne sais pas combien de Mortadella j'ai dû vendre pour qu'il m'offre cet ensemble de pots.* »

Tout les objets sont des souvenirs.
D'Italie, de la famille ou du mariage.

La dentelle du Puy est réputée dans la région et possède son propre point. Selon les anciens, il est le plus long et le plus difficile à faire et s'appelle le point d'**esprit**.

Il y a le linge du trousseau de mariage, une soupière en porcelaine, un cadre argenté autour de la photographie de **mariage** en noir et blanc.

« *J'aime bien quand ça brille* »

L'**autel** prend tout son sens quand il est placé en hauteur (de l'italien altar).

Luciana Rizzelli repense à un petit pendentif en or et en forme de cœur que ses enfants lui ont offert pour son anniversaire.

C'est la reine Victoria qui porta un pendentif de ce genre pour l'enterrement d'Albert et qui lança aussitôt une mode pour les bijoux de **deuil**.

Un tableau strié anime le mur en face de la porte d'entrée. J'avance et tantôt Jésus apparaît dans un ciel orageux bleuté, tantôt la Vierge Marie sur son coussin de velours rouge. Le diptyque cinétique favorise sûrement la concentration pour la **prière**.

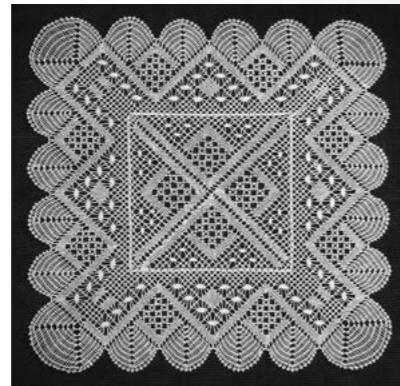
Plus loin, une **bougie** à pile est allumée sur un petit meuble.
Au dessus, une assiette décorée d'un « Je t'aime maman », un cadeau gagné par son fils, au tir à la carabine de la fête foraine, surplombe une croix en bois ainsi qu'un sac en toile noire zippé et brodé d'un **fil** d'or; elle me dit: « *ça c'est mon mari.* »

Au milieu de la **constellation** d'épingles, la dentellière manipulent quatre fuseaux à la fois, deux dans chaque main. Les fils se croisent sur le carreau posé pieusement sur les genoux de la dentellière.













En chien de fusil

Joannès Blachon habite en haut d'une colline au sud de la ville.
La fenêtre est un objet entre le dedans et le dehors.
Un objet de point de vue, de point de départ, le point zéro²⁷.

Etirer à froid
Former les tubes
Assembler le canon
Fabriquer le pontet,
la détente,
la bande ventilée,
la culasse,
la hausse

« Pendant la guerre, nous avons hébergé un couple de réfugiés au premier étage de la maison. La femme était peintre sur bijoux et dessinait un paysage sur une pièce de monnaie. Après la guerre, un graveur sur arme est venu les remplacer. Le bruit du marteau résonnait dans toute la maison. Et j'ai commencé à apprendre le métier comme ça. »

Il y avait deux façons d'apprendre le métier de graveur sur arme :
en apprentissage de manière traditionnelle avec un maître ou
à l'école des Beaux-Arts.

« J'installais mon atelier au bord de la fenêtre, là. »

Elle est comme un objet.
Elle est un objet.
Au delà de la menuiserie, la fenêtre existe.
Elle délimite l'espace du bureau, l'espace de la journée.
Lorsque le soleil se couche, il est temps de ranger.

On peut imaginer que si chacun des quatre cent graveurs d'armes
de la ville cassait en moyenne un carreau par an, comme on grille
une ampoule, vitrier devait être un bon métier.

« La fenêtre était ma lampe de bureau »

Poudre aux yeux, canon à l'âme, arme à l'épaule,
une fois par an le tonnerre gronde au dessus de mon champs.
Et des milliers de plombs retombent dans l'eau.

« Pour fabriquer un fusil, il ne fallait pas moins de 17 métiers différents. »

27. CAUQUELIN Anne, 2003, *Petit traité du jardin ordinaire*,
Manuels Payots, Paris, p.63

Dans son *Petit traité du jardin ordinaire*, Anne Cauquelin dit que "le point d'où
l'on regarde le jardin est situé à zéro mètre; quoiqu'il arrive et où que l'on se
place, ce point est zéro, le commencement, là où on en est."

Façonner la cross en bois
Ajouter l'appui-joue, la poignée et le fut
Ciseler le bois
Huiler le bois
Lustrer le métal

« Il y a la gravure anglaise et la gravure italienne aussi.
Ahlala ! La gravure italienne, c'est le top !
Il y a encore une école en Italie. En France aussi, il y avait une école, mais
ils l'ont fermée. Tout ce qui marche en France, on le ferme de toute façon. ».

En avril, mon village-rue organise un des ball-trap régionaux.
Le tir aux pigeons de Pâques : parcours du chasseur et soupe au choux.

Assembler les morceaux
Tester l'arme
Graver les pièces de métal
Réunir les inserts au reste du corps

« C'était lorsque l'armurier amenait le client que c'était intéressant
parce que chaque chasseur voulait son modèle original ».

C'est un entraînement avant l'ouverture officielle.

« poule ! » et le pigeon s'envole !

Article 3: Sanglier

La période d'ouverture de la chasse au sanglier pour le département de la Loire est fixée du 1er juin
2017 au 28 février 2018. Elle s'exerce dans le respect des dispositions du plan de gestion cynégétique.

a) du 1er juin 2017 au 9 septembre 2017, la chasse à tir au sanglier est autorisée, à l'approche ou à
l'affut, pour les détenteurs d'une autorisation préfectorale individuelle, dans les conditions fixées par
l'arrêté préfectoral du 28 avril 2017.

b) du 15 août 2017 au 9 septembre 2017, la chasse à tir au sanglier est autorisée en battue.

c) du 10 septembre 2017 au 28 février 2018, la chasse à tir du sanglier est autorisée tous les jours.

L'arrêté décrit une quinzaine d'articles comme celui là. Retenez qu'à
partir du 1er janvier, vous n'aurez le droit qu'à 3 bécasses des bois
par semaine. Les perdrix, lièvres, lapins de garenne, faisans de chasse,
colins de Virginie et cailles des blés ont trois jours de repos par semaine
(le mardi, le jeudi et le vendredi) ainsi que les jours fériés. Vous pourrez
chasser le rat musqué par temps de neige mais la chasse de la gélinotte
est interdite dans tout le département.

« Fourneyron est le seul lycée où on enseigne encore l'armurerie
et les gens d'ici ne le savent même pas ! »

Il n'y a plus de chapeaux haut de forme ni d'oiseau en laisse²⁸,
mais des chasseurs en treillis kaki et des assiettes en argile fluo.
Dans la fosse, le bras articulé se tend, percute et envoie le plateau
de terre cuite dans les airs.

A l'école des Beaux-Arts, les élèves restent tard pour observer les acanthes,
les lys en fleurs et les lierres.

« On pouvait dessiner un bouquet de fleurs sur un ongle de main » me dit-il,
en montrant une gravure à l'anglaise sur un des fusils qu'il garde
précieusement.

Est-ce que les nanas qui font du nail art pourraient aussi être douées en gravure ?

« Pourquoi les fusils sont-ils gravés ?

-Vous, vous savez pourquoi les hommes préhistoriques dessinaient sur les murs dans les grottes ? »

Il y a la carabine de Chapuis,
les fusils à culasse ouverte Darne,
les Véloces Verney-Caron,
les Fair-Play Luxe de Bretton et Gaucher,
les Remington de Rivolier.

Il me parle de la Serre, où il prenait des cours du soir et dessinait pendant
des heures, la fleur au fusil.
Il me parle aussi des Meilleurs Ouvriers de France, club dont fait parti un
de ses vieux amis, aujourd'hui décédé, Christian Freycon :
« Il est né le même jour que moi et il faisait le même métier que moi,
c'était mon jumeau en quelque sorte, et lorsqu'il gravait un chien, on avait
l'impression qu'il allait aboyer ».

A ce moment là, derrière l'épais rideau moutarde, dans un coin de jardin,
l'animal passa.

Depuis la Côte où se perche Joannès Blachon, je devine les batiments du
fameux lycée Fourneyron. Un peu plus loin, sous une brume légèrement
dissipée, le quartier des Forges résonne et m'appelle. Je continue donc
mon chemin dans cette direction, en passant par la Terrenoire, terre
brûlée aux portes du Jardin des Plantes.

28. Mon grand-père me racontait petite, qu'avant, les chasseurs portaient
des chapeaux haut de forme lors des concours de tir, et que les pigeons
étaient tenus en laisse avant d'être jettés à bout de bras au dessus du champs.
Je n'ai jamais su si c'était vrai mais cela donne au folklore une certaine beauté
absurde, digne d'un film de Peter Greenaway.

100



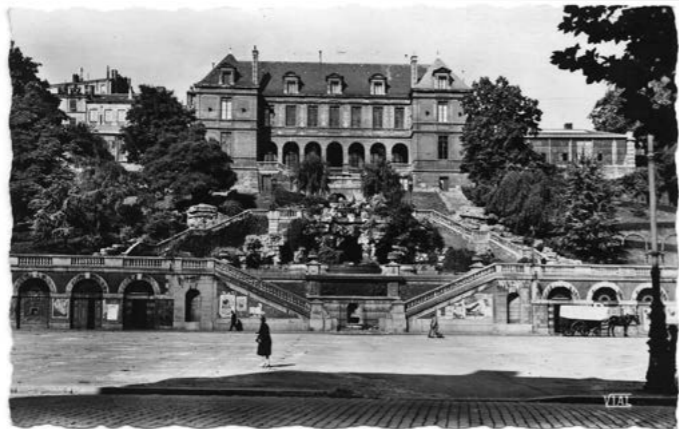
102



103



104



105





108





À corps dévoué

La gravure a quelque chose d'éternel.

Le graveur ne laisse pas toujours de signature mais la marque unique de sa main. Il trace une ligne dans la matière, une volute qui se transforme en un petit copeau de métal. La limaille tombe au sol, dans un tourbillon d'agent et le vide se remplit de lumière pour que la fleur apparaisse.

Entre les beaux quartiers du nord et le centre plus populaire, au milieu du Jardin des Plantes, on aperçoit les fenêtres ouvertes, les fresques colorées et les salles animées de l'Opéra. Sur la façade moderne, il y a des empreintes de mains piégées dans le béton blanc.

On y plongerait sa propre main dans l'espoir d'ouvrir une porte secrète.

« Ce sont toutes les personnes qui ont participé à la construction du centre culturel. Les architectes, les maçons, le plombier, le grand directeur, l'éclairagiste, tous ! » me dit un passant.

C'est peut être les mains négatives²⁹, qui implorent du courage (pour la Culture, les spectacles, les comédiens).

Ou alors, il s'agit du rassemblement des artistes et des artisans, au delà de l'éternel débat de l'Histoire de l'Art: l'âme et le corps des ouvriers d'art, ou comme dirait Hugo *« des ouvriers magiciens »* de Saint-Etienne dévoilés sur les hauteurs d'une colline.

Au pied de cette colline, j'emprunte la rue des Martyres et les escaliers de l'immeuble d'Edith Faure.

Elle y vit seule depuis le décès de son mari, il y a trois ans.

L'appartement est petit, avec de grandes fenêtres camouflées derrière des ficus et des orchidées.

L'espace est aussi peuplé d'arbres, à chats, d'une multitude de cadres avec des photographies de famille et de vitrines remplies de miniatures.

« J'ai tout vendu, j'avais six vitrines comme celle là. Ça prend trop de place ! J'ai gardé seulement des maquettes qu'il faisait, dans l'atelier de soudure. C'est précis comme tout. »

29. J'ai toujours été fascinée par les empreintes. Celles des mains en négatif retrouvées dans les grottes préhistoriques par exemple, servaient, selon une des nombreuses théories des historiens, à porter chance aux chasseurs.

Un chevalier de bronze peint d'or et de sang brandit son épée devant une petite voiture Citroën 2CV jaune. Des spectacles incroyables se jouent ici chaque jour.

Sur la table du salon, **Patrick Sébastien** sourit sur le Télé Z de la semaine.

La Maison de la **Culture** ouvre dans les années 60, grâce à André Malraux. Il faut rétablir l'**équilibre** entre Paris et la Province, rendre la culture accessible partout : il y aura une Maison de la Culture dans chaque ville moyenne. D'abord Le Havre, puis Caen, Bourges, Firminy, Thonon, Amiens, Grenoble, Rennes, Nevers, Saint-Etienne, Chalon-sur-Saône, Angers, Bobigny, Chambéry.

Une des sculptures en bois est posée sur la cheminée à côté des bibelots chinois. C'est une sorte de violon, ou alors une kora futuriste, un instrument tout droit sorti d'un tableau de Kandinsky ou de Basquiat.

Le théâtre, la musique, la danse, les ateliers d'arts plastiques, le cinéma, les expositions, la bibliothèque, la discothèque; l'idée de rassembler se retrouve même dans l'étendue des disciplines proposées.

Sur le meuble d'entrée, comme un vide poche, une autre sculpture jaune est endormie :

« Ça c'est une oeuvre d'Orlan. Vous connaissez Orlan? C'était une amie. »

Mireille Suzanne Francette Porte, dite Orlan, née le 30 mai 1947 à Saint-Étienne, est une artiste plasticienne française qui vit et travaille entre Paris, New York et Los Angeles.

L'écorchée cornue de l'art contemporain, mi femme, mi bœuf. Elle est sortie de son propre corps pour l'exposer.

L'art lyrique a toujours été prisé à Saint Etienne, du Casino Lyrique pour les ouvriers à l'Opéra de la ville aujourd'hui pour l'élite bourgeoise, les coutumes légères et populaires ont été remplacées petit à petit par les grands classiques.

« C'est mon mari qui a réalisé la sculpture en résine pour elle. »

L'arbre à chat concurrence les sculptures.
Le velours et la paille dessinent les lignes floues d'un parc d'attraction miniature aux allures de petits mondes³⁰.

Ça me rappelle l'histoire des seins fumant, le pubis cloué, les vallées brûlantes, les puits creusés. Saint Etienne est aussi sortie de son corps pour être modelée, vendue, exposée.

« Mon mari était devenu fou à la fin de sa vie »

Est-ce que l'aura du territoire peut influencer celles des peintres ou des sculpteurs ?
Comment qualifier les artistes stéphanois sinon d'« à corps dévoués » : il y a Orlan qui offre son identité aux bistouris, les papiers-peintres Ella et Pitr³¹ qui encollent à bout de bras leurs personnages en constant déséquilibre et puis le funambule Henry's³² qui s'assoie au bord des précipices.

Edith Faure passe sa main sur le corps brillant et immobile de la sculpture en m'expliquant son histoire : « *Alors vous voyez, c'est une femme couchée, sans jambe. Ici, il y a une loupe, à la place de la tête. Dans chaque grain de beauté, il y a un poème gravé. C'est un peu effacé maintenant. Et puis, dans le pubis, il y a un éventail avec tous les poèmes d'Orlan.* »

*"Allez mets-en une de plus
Qu'on boive un verre à la santé d'amadeus
A la santé de vivaldi/à la santé de vivaldi
A la santé de d'paganini/ la santé d'paganini
A la santé de rossini/ à la santé de rossini
Et félicie
Aussi
Ce soir on finit Chez Mozart
Y'aura du monde au bar
Ceux qui se couchent tard
Et tous les musiciens de la fanfare "*³³

30. « Petits mondes » est une œuvre de Vassili Kandinsky, datant de 1922, lorsqu'il travaillait à l'école du Bauhaus. Formellement, l'arbre à chat fait penser aux constructions du peintre, qui jouait sur les formes géométriques, les couleurs et le rapport entre elles. L'expression « petits mondes » fait également référence à l'arbre, muni de branches et de "nids", copiant la nature pour reproduire un territoire et développer un monde pour un chat.

31. Ella et Pitr sont deux artistes du street art, qui réalisent principalement des collages de papier représentant des géants recroquevillés, en équilibre ou lover dans les interstices de la ville.

32. Henry's, Henry Réchatin, (1931-2013) est un funambule, acrobate et jongleur stéphanois, connu pour être resté 185 jours sur un câble au dessus du Casino de Monthieu à Saint Etienne, en 1973.

33. Extrait de la chanson « Chez Mozart » (2017) dans laquelle Patrick Sébastien reprend « La Sérénade n°13 », appelée également « Petite musique de nuit », composée par Mozart en 1787. Il y mélange musique classique et fanfare populaire.

34. Vers du poème *Éventail* de Stéphane Mallarmé (1884)

35. Opéra composé par George Gershwin, joué pour la première fois en 1935 aux États-Unis. La chanson « Summertime » est devenue très populaire, en particulier dans le registre jazz.

36. Jules Massenet (1842-1912) était un compositeur français né à Saint-Etienne.

En même temps qu'elle me dit ça, elle sort délicatement d'un petit sac plastique de pharmacie, l'éventail entouré de plastique bulle, puis le place dans le petit creux et le déplie entre les cuisses de la femme nue ; *le futur vers se dégage du logis très précieux*.³⁴

« Ça a été fait un samedi après-midi à Saint-Etienne ça et aujourd'hui ça vaut une fortune ! ».

Pour l'inauguration de la Maison de la Culture, le célèbre *Summertime* de *Porgy and Bess*³⁵ résonna dans le Grand Théâtre Massenet³⁶.

*"Summertime, and the livin' is easy
Fish are jumpin' and the cotton is high
Oh, your daddy's rich and your ma is good-lookin'
So hush little baby, Don't you cry "*

En dessous du chevalier et de la petite voiture, un **bouddha** accroupi dans son lotus médite doucement.

« *Il vient de chez ma belle-mère. Je n'ai jamais voulu le vendre, même quand j'ai déménagé. Mais tout ce qui m'importe aujourd'hui ce sont les photos de mes enfants et de mes petits enfants. Les souvenirs avec eux. Le reste je m'en fou.* »

Dans la tradition **bouddhiste**, lorsque l'homme atteint 50 ans, on dit qu'il est accompli et qu'il doit maintenant se préparer à la mort. Il commence par faire le tri dans ses affaires et se déleste du matériel petit à petit.

Il y a quelques chose d'idéal dans la photographie de famille qu'on affiche. Un mélange de publicité pour les invités et de miroir sacré. Dans cette petit liturgie de cheminée, la petite fille semble sourire éternellement et Edith Faure se revoit elle-même en maillot de bain au même âge.

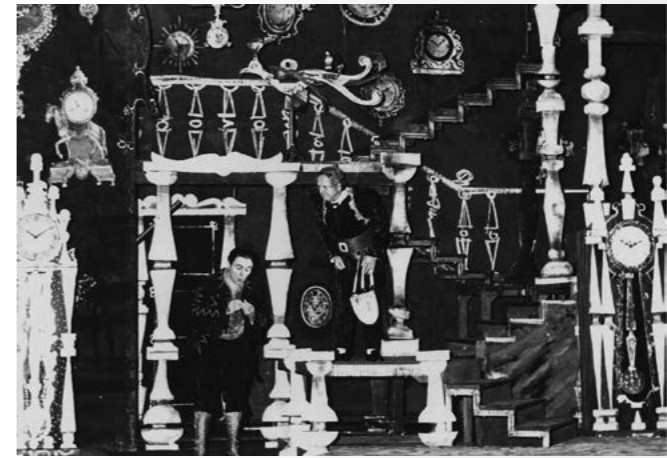


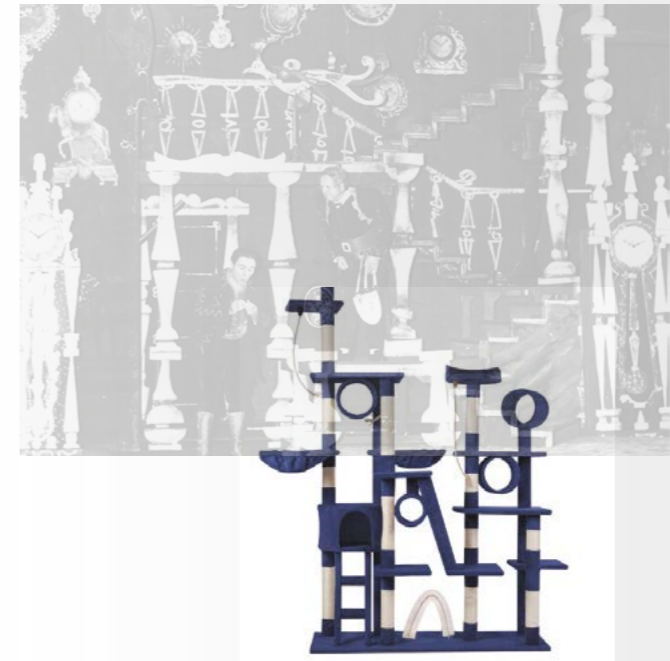
118



119











128



129





MAISON DE LA CULTURE DE SAINT-ETIENNE

FACTURE BC

SAMEDI 1 2014	L'EVENTAIL	de GOLDONI
DIMANCHE 2 2014		mise en scène e. bariz
JUIN 8 2014	CINE CLUB JEAN VIGO	le baron de crac. de 1835
JUIN 10 2014	LES AMIS DE LA CINEMATHEQUE	op west de Dieter KILIAN
JUIN 17 2014	AH! DIEU QUE LA GUERRE EST JOLIE	par le theatro des amandiers de marterre
MARS 10 2014		adaptation
MARCHE 18 2014		mise en scene
		PIERRE DEBARCE
JUIN 24 2014	ORCHESTRE DU GEWANDHAUS DE LEIPZIG	document 1
MARCHE 28 2014	LE MODERN JAZZ QUARTET ****	hors abonnement

RECHERCHER ET ARRANGER DANS LES METRES DU TRAVAIL AVANT FREE LIBERTY
TOUTS LES JOURS DE 17h à 19h
LE SAMEDI DE 10 à 12h ET DE 14 à 18h



Le placard des habitudes

« *Ma fenêtre est ce qui me lie à la ville. Je passe mon temps à regarder ce qu'il se passe* »
me dit Simone Hortala.

Du haut de l'immeuble des années 50, nous observons la vie du quartier : les rideaux des appartements d'en face dévoilent des intérieurs identiques grâce à un léger coup de vent, des enfants jouent sur les terrains de basket, tandis que l'épicerie, le bureau de tabac et le coiffeur s'animent les uns après les autres selon les rituels quotidiens bien rodés des habitants.

Alexis Massenet (père de Jules Massenet) installa son usine de faucilles au bord de la ville industrielle, proche des aciéries et de la rivière, au pied du **Mont Haut**.

« *Avant, le parc **Montaud** était partout. C'était la ferme de Côte Chaude ici. Les routes n'étaient pas goudronnées. Je descendais en ville par un petit chemin.* »

Il développa son entreprise à Pont-Salomon, s'associant aux frères Jackson, travaillant avec toutes les nouvelles innovations comme le martinet³⁷ hydraulique avant de laisser sa place à Pierre Frédéric Dorian.

Le quotidien de Simone Hortala a changé depuis sa retraite et celle de son mari.

« *J'ai dû trouver de nouvelles activités pour ne pas voir mon mari toute la journée. On était habitué à se voir seulement le soir alors... Il va au jardin le matin et je pars l'après-midi faire mes petits trucs, de la gym, des ballades, de la peinture sur porcelaine.* »

La faucille peut être courbe, coudée,
ou dentelée,
arabe,
ou espagnole,

elle est faite pour faucher les blés dorés par le soleil à la fin de l'été.

« *Mon objet préféré, c'est mon robot Moulinex.* »

Quel mot merveilleux Moulinex.

Le moulin promet les ailes et le suffixe, un moteur puissant.

Parce « *Moulinex libère la femme* »³⁸ !

C'est un robot-Jeannette :

parce qu'avec Jeannette et Marinette, la cuisine est bien faite !

Chez Ikéa, ce sont les rideaux qui ont le droit d'avoir

un joli prénom féminin.

37. Le martinet est un outil, actionné grâce au courant de la rivière, qui servait à étirer ou à aplatir le métal. Je me souviens du journal Martinet, qui finalement lui aussi aplattissait sur une feuille de papier les informations de la journée.

38. « Moulinex libère la femme » : un des premiers slogans de la marque en 1961.

« *Je préfère utiliser ma vieille machine que le nouveau machin que ma fille m'a offert* ».

C'est un des premiers **appareils** électroménager qu'elle a acheté étant jeune mariée et qu'elle conserve dans son placard depuis.

« *Il a plus de 40 ans, il marche encore. Il est vite déballé et très léger, on peut tout faire avec.* »
L'habitude l'emporte sur l'innovation.

Il y a dans cette relique électroménagère les stigmates irremplaçables de l'habitude. Dans sa boîte en carton jaunie par les années 80', le robot a conservé les traces des repas dominicaux, des terrines de Noël et des nombreux gâteaux d'anniversaires. Le bol en plastique est légèrement rayé mais les grilles coupantes brillent encore un peu.

C'est une manière délicate de revendiquer un « c'était mieux avant », ou plutôt un « avant, c'était quelque chose » qui blâme le plastique *made in china* et la dématérialisation en regrettant les vieux objets lourds lestés de qualité qui s'usaient normalement.

Il y a aussi dans cette démonstration « pré-vintage³⁹ », une critique du **progrès**. Celui qui transforme nos cuisines en vitrine du concours Lépine et qui nous vend un équeuteur à fraises, des casseroles auto-lavantes ou des essoreuses magiques.

Boris Vian se plaignait⁴⁰ du progrès pour **l'amour**,
Simone Hortala le délaisse par amour.

*"Et je te donnerai
Un frigidaire
Un joli scooter
Un atomixer"*

« *Je garde tout* »

Au bout du couloir, une porte vitrée entrouverte dévoile une pièce-placard où sont entassés des objets par milliers : sur des étagères, dans des boîtes, dans des caisses, il y a de tout.

Il y a l'odeur du plastique chaud, celle du vinaigre blanc qui sors du petit trou que l'on fait avec un couteau dans le bouchon, celle du cirage à chaussure enfermé dans sa boîte métallique.

Un buffet en Formica, des ustensiles de cuisines colorés, une friteuse épuisée, des outils de bricolage, des condiments d'Intermarché, des cageots du marché, des bouteilles entreposées, des manches à balai cassés et des pots de confiture vides.

Y aurait-il une faucille par hasard ?

39. Raphaël Enthoven donne une définition du vintage qui rattache l'objet au présent : « *le vintage n'est pas la passion du passé mais la passion du passage, dans un monde où contrairement aux apparences, plus rien ne bouge* ». L'objet vintage date du passé mais puisqu'il est introduit dans le présent et qu'il fonctionne encore, c'est une manière de célébrer ce qui a survécu. C'est une façon d'injecter du temps, du périssable dans un présent où tout devient virtuel ou immatériel et de questionner la notion de temps. (Emission La matinale d'Europe 1, présentée par Thomas Sotto, le 2 février 2017.)

40. VIAN Boris,
« La complainte du progrès »,
1956.

134



136



137

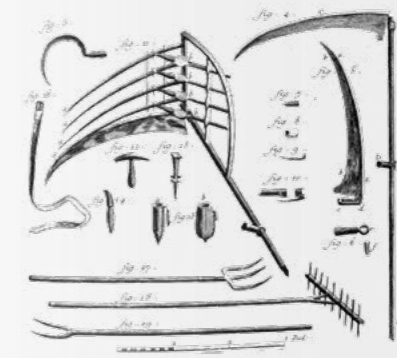


138



139





142



143







FAUX, FAUCILLES ET ACCESSOIRES POUR FISHEURS

FAUX au petit bois (small wood) / FAUX au grand bois (large wood) / FAUCILLES (sickles) / ACCESSOIRES (accessories) / POUR FISHEURS (for fishermen)

The image displays a variety of agricultural tools including scythes, sickles, and accessories. Each tool is accompanied by a small illustration and a corresponding number. The tools are arranged in a grid-like fashion, with some larger illustrations and smaller ones interspersed. The text is in French and provides details about the tools, such as their size and intended use.



Le frigidaire et le chaudron

A quelques rues de Simone Hortala, je rencontre Monica Fantini, une stéphanoise bavarde et collectionneuse :

« Il faut d'abord que je vous montre ma marotte »

Une marotte ?

Elle a travaillé dans la chapellerie ?

La marotte c'est cette tête de bonne femme sur laquelle on pose le chapeau pour qu'une vraie bonne femme puisse le choisir dans la boutique sur rue, dans une des galeries sous l'Hotel de ville.

Je me souviens, j'ai 10 ans ; toute la classe est au Musée du Chapeau de Chazelle⁴¹. Dans l'atelier, la maitresse nous montre des machines et des outils aux noms incroyables :

voici la marotte ;

ici, un collier de bichonnage ;

là-bas le tournoir,

le lissoir,

le pochoir,

l'avaloir,

le formillon,

le foulon,

la fouleuse,

la brideuse,

la bastisseuse,

l'essoreuse,

la souffleuse,

la carreteuse,

le tambour.

Et ça fait de la musique dans tout l'atelier.

Il y avait aussi le chien : une brosse en forme de balai de sorcière qui époussette le feutre du chapeau une fois positionné sur la tête de la marotte. C'est un petit fagot de chiendent.

Monica Fantini est peut être une sorcière, ou une *perruqueuse*⁴² ou une bonne femme à chapeau ?

41. Chazelle-sur-Lyon est une ville à quelques kilomètres de Saint-Etienne réputée pour ses usines de chapeaux de feutre de poils et son musée.

42. Le nom fait référence à la perruque de cheveux qui trompe, comme l'ouvrier trompe son patron. La *perruque ouvrière* est une pratique qui consistait à détourner une machine de son utilisation habituelle pour une production illégale d'objets personnels ou "de grève" au sein de l'usine.

La marotte de Monica Fantini est en réalité de collectionner les magnets de frigo. Depuis 1987, elle voyage énormément et a pris l'habitude de ramener un magnet à chaque fois.

« Les nouveaux magnets je les mets en haut, en évidence, comme ça, ça change, je ne regarde pas toujours les mêmes, c'est une manière de me **souvenir**. »

Ou une manière d'**oublier** progressivement, de s'éloigner petit à petit de Majorque, Tunis, Porto ou Istanbul, comme sur les valises, où les autocollants des hôtels visités se recouvraient progressivement, s'azuraient au soleil jusqu'à disparaître en un nuage épars de papiers colorés.

Cette collection est une sorte de montage personnel, un agencement de souvenirs et d'images qui finalement crée des ponts (parfois construits, parfois intraversables) entre les destinations.

Dans le salon, disposés sur un meuble en coin, d'autres bibelots retracent des voyages : un visage reflète les déserts marocains, un masque vénitien grimace encore Scaramouche, un perroquet de Murano dompté et immobile chante en silence, regardant le paysage d'or et les silhouettes noires du tableau chinois.

« J'essaye d'avoir une décoration moderne quand même. »

Une décoration moderne qu'est ce que c'est ?

Elle aurait pu dire « une décoration design » aussi, dans le même style.

Mais elle a dit « c'est moderne », comme Mme Arpel⁴³.

Dans les années 50 c'est l'apparition des frigidaire dans les foyers.

La date de péremption est inventée par Casino, pour aider la ménagère à gérer la conservation de ses achats dans son nouveau **meuble réfrigérant**.

En bas à gauche de la **porte**, un jeton de poker laisse deviner un voyage à **Las Vegas**.

« Je travaille chez **Casino**, depuis 35 ans. »

En 1898, Geoffroy Guichard crée l'entreprise Casino, pour industrialiser un rare domaine qui n'a pas été touché par la révolution : l'alimentation.

43. TATI Jacques, « Mon oncle », Specta-Films, Paris, 1958

Dans le film, Madame Arpel fait visiter sa nouvelle maison à sa voisine, fière d'avoir un intérieur moderne et futuriste. Imaginée dans les années 50 selon le modèle typique des « villas modernes », la maison est épurée, aux formes géométriques et équipée de gadgets farfelus. Aujourd'hui le mot « moderne » qualifie ce qui est sobre et nouveau comme à cette époque. Etymologiquement, ce qui est moderne est « ce qui appartient au présent, ce qui est actuel ». Le mot est devenu omniprésent, souvent lié à la mode et à un jugement de goût.

Monica Fantini travaille aujourd'hui au service marketing et prépare les catalogues tout au long de l'année: « *le temps passe vite quand on travaille sur les catalogues. On travaille sur la semaine 24 alors qu'on est en semaine 11. On est en seulement avril et je prépare déjà les chocolats pour Noël prochain, vous imaginez.* »

Casino développe une politique sociale et culturelle importante, et comme tous les grands groupes de l'époque, forme une association sportive pour ses employés : l'Amicale des employés de la Société des magasins Casino.

On retrouve le logo Casino sur les premiers maillots de l'équipe de foot. Des maillots verts forêt comme le tablier de l'épicier commerçant, affublés d'un rond rouge et d'une écriture déliée au nom de la marque.

Le **football** est une histoire stéphanoise : symbole de la ville, couleur de la ville, origine de sa réputation, perpétuant l'ambiance révoltée des mines.

Le chiendent dans les **pelouses** toutes vertes des maisons bien entretenues forme les ronds de sorcières. Des tapis tortueux dessinés dans les gazons lisses, dans un vert terne et légèrement bleuté, un peu plus dure sous les pieds. Un paillason **magique** sur lequel on ne marche pas de peur de disparaître...

Liens ésotériques mystérieux remarqués après cette rencontre :

- Casino vend des **soupes de potiron**.
- Un joueur de foot réalise un **coup du chapeau** si il marque trois buts consécutifs lors d'un match.
- Le stade Geoffroy Guichard est surnommé le **Chaudron**.

154



156



157

158



159







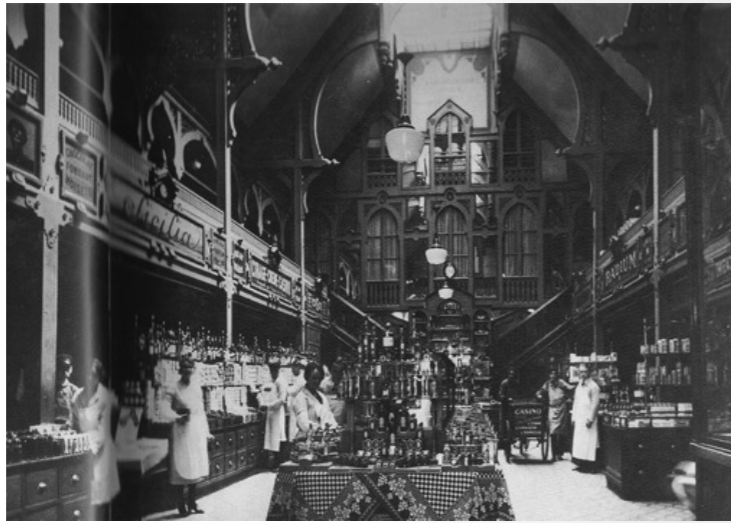
164

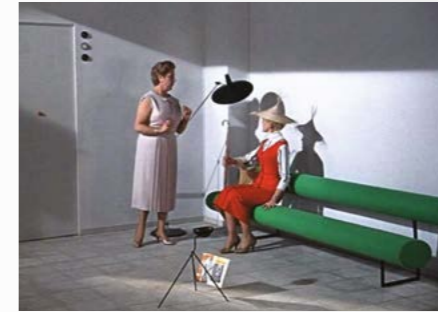


165









Le mineur de plomb

Après une courte ballade dans le quartier de la gare, où se trouve le siège de l'entreprise Casino, je rencontre Henri Lao qui vit dans les nouveaux immeubles résidentiels, à quelques pas du centre ville.

Il me présente une petite figurine en métal représentant un mineur, un souvenir émouvant de ses étés d'enfance passés en Angleterre :
« J'étais ado, je devais avoir 17 ou 18 ans, et je passais mes étés à découvrir la campagne anglaise et la langue. J'y ai rencontré une dame qui m'a fait visiter beaucoup de choses. Quelques années plus tard, lorsqu'elle a divorcé, en 1985 je crois, elle m'a invité chez elle, dans le Yorkshire. C'était l'époque des grèves des mineurs. »

En tenue de travail, équipé d'un casque et d'une petite pioche, je l'imagine dans les mains de l'enfant à piocher des petites mottes de terre.

Henri Lao a toujours été baigné dans l'ambiance syndicaliste de sa famille ouvrière.

« Lors d'une manifestation, un mineur m'a offert cette petite figurine en cuivre ; je l'ai gardée, il me rappelle ce moment, cet échange inoubliable avec ce monsieur. »

La statuette du mineur ressemble à ces petites divinités romaines de la famille. Un *Lar Familiaris Meina*, protecteur de la maison des descendants de mineurs. On dirait aussi un soldat de plomb. Petit combattant des tranchées noires et des tunnels obscurs. Elle me fait aussi penser au médaillon de Saint-Christophe posé sur le tableau de bord de la voiture de mon grand-père. Il avait l'habitude de le caresser avant de tourner la clé, alors qu'il ne croyait pas plus en Saint-Christophe qu'en l'efficacité de l'airbag de la nouvelle Clio.

« Les gens de Saint-Etienne sont des gens fidèles, sur qui on peut compter et les gens du Yorkshire sont un peu comme ça aussi. »

J'imagine maintenant le petit mineur posant sa pioche et sa lampe, et s'asseyant avec nous. Il pourrait nous raconter les mines du Yorkshire et madame Thatcher. Son monde en miniature⁴⁴.

Plus je le regarde, plus je vois Henri Lao enfant.

Parce qu'il faut l'attention rebondissante d'un enfant concentré pour remarquer le visage renflé du mineur, le détail de la lampe électrique posée sur la barrette⁴⁵, la veste piquée par le temps comme par des mites, avec dans la main droite une lampe de sécurité et dans l'autre une *rivelaine* glissée entre les doigts de l'ouvrier.

44. BACHELARD Gaston,
« La miniature »,
in *La poétique de l'espace*,
Presses universitaires de France,
Paris, 1957,
p.146

45. Barrette : casque en cuir bouilli
et épais, protégeant les mineurs
des éraflures, des petites chutes de
pierres et équipé d'une astiquette
(lampe à huile fixée sommairement)
ou d'une lampe électrique ficelée.

Un petit **outil** pour faire comme les grands, pour s'échapper d'une histoire inventée ou d'une **chambre**, comme dans *Grand Budapest Hotel*⁴⁶.

Il va reposer le petit mineur immobile sur une étagère dans la **chambre**, à côté d'un cube en plastique dont chaque face renferme une photo de son père : « les objets importants sont ici, dans ma chambre. Parfois je prend le temps de les regarder depuis mon lit ».

Garder pour soi les objets de valeur sentimentale. Ne pas exposer toute son intimité.

« Les autres ne comprendraient pas forcément pourquoi je garde autant de petites choses comme ça ». Il m'explique que lors de son déménagement, il a eu peur de perdre certaines de ces petites choses : « Une fois j'ai attendu que ma femme sorte de l'appartement pour aller fouiller un des cartons non déballés simplement pour vérifier si un de mes objets n'avait pas été oublié. ».

Dans le couloir, de nombreux objets sont suspendus au mur : des assiettes bleues et des éventails andalous rapportés de la terre natale de ses grands-parents, des tableaux guadeloupéens posés sur le buffet d'entrée ramené par sa femme, née sur l'île, et des reproductions de papyrus égyptiens mis sous-verre offerts par un ami.

Chaque objet a une raison d'être là, une histoire propre, un souvenir évoqué ou une symbolique incarnée.

« J'aime bien décorer en général et j'ai horreur du vide. Du silence aussi. C'est un peu lié je pense ».

Avoir peur du vide à Saint-Etienne c'est paradoxal.

La ville est construite sur un sol qu'on a évidé.

C'est une ville à trous,
une ville gryère,
une ville cratère.

Une vallée qui serpente entre des montagnes vertigineuses, creusée par les cours d'eau. Une faille géologique du territoire dans laquelle on construit, on s'établit.

Le vide est-il lié au rien, à l'inutile ?

Le vide d'un bateau, celui de l'éponge ou du vase sont pourtant vitaux, pratiques et essentiels.

Le vide est alors le rien ou l'absence.

L'absence est pire que le vide.

Le vide est visible alors que l'absence non.

46. ANDERSON Wes,
"Grand Budapest Hotel",
American Empirical Pictures, New-York, 2014

Dans le film, les prisonniers s'échappent avec des minuscules outils, creusent un tunnel dans leur cellule et liment une grille.

Dans le salon, un amas d'étagères :

« Ça c'est mon coin. Ma femme a aussi son coin à elle, dans une autre pièce. »

Il y a des photographies d'amis et de paysages, un couple de mariés en plastique récupéré sur un gâteau, une statuette de berger adossé sur une collection de CD, des faire-parts, des livres insérés dans les espaces restant et une **pendule** 400 jours dorée.

La tête couronnée de détails baroques, le **cadran** passe le temps dans un bruit monotone tandis que le balancier tourne comme un petit manège enfermé sous une cloche.

C'est une horloge d'anniversaire, une pendule qui vit de l'air du temps. Lorsqu'on l'oublie sur le rebord de la cheminée, elle nous retarde un peu et devient imprécise. Elle fait trainer le temps pour ne pas qu'on vieillisse trop vite.

« Il y a l'heure partout dans la pièce, je ne sais pas si tu as remarqué ? » : une station météo, une pendule accrochée au mur, un réveil en mosaïque, un téléphone portable sur la table et une montre à son poignet.

C'est sûrement pour s'assurer de ne jamais être en retard.

Un coin fait de plusieurs coins, ceux des **boîtes** qui s'empilent ou des espaces vides qui se forment. Ce sont des sortes de cases de soi-même dans lesquelles sont rangées toutes les choses visibles et les autres pensées impalpables.

Il y a sur le balcon une dizaine de **pots** qui commencent à germer.

Des sacs de terreux et des outils de jardinage :

« C'est peut être parce que ma femme vient d'un endroit où la nature est luxuriante ou peut être parce que petit j'allais au jardin ouvrier avec mon père et que j'ai pris la main verte là-bas. »

La main verte à Saint-Etienne, drôle d'expression quand on y pense.

A droite, la cuisine est ouverte sur le salon. Sur les meubles en hauteur, une dizaine d'objets sont exposés en décoration : un écrase épices familial, une balance, deux fers à repasser, deux cafetières italiennes, des verres et un moulin à café.

Saint-Etienne fut un berceau de la fabrication des moulins à café au XVIII^e siècle.

Les taillandiers et les maréchaux-ferrants utilisaient leurs savoirs-faire du métal et du bois pour créer des pièces uniques. Des monoxyles agrémentés de parures d'argent ciselées dont les noix et les contre-noix striées enserraient plus ou moins le grain de café.

« J'aime bien les verres, je ne sais pas trop pourquoi... »

Les verres ou les Verts du coup ?

Un ancien vaisselier renferme une collection de **chopes** cachée derrière des petits rideaux à fleurs. Quelques cartes postales d'Espagne sont glissées entre les boiseries sculptées et le verre granuleux des portes.
« C'est un meuble qui a **traversé** les Pyrénées à dos d'ânes ! »

Ses grand-parents ont **fuit** l'Espagne pour venir en France et ont emporté ce buffet comme seul trésor familial.

A dos d'âne. Un long trajet sûrement.

Est-ce que le dos d'âne goudronné fait référence à celui de l'animal qui devait marcher lentement sur la route ?

Il y en a qui raconte que ce serait lié à l'accent circonflexe posé sur le A : des urbanistes, passionnés par les animaux et la langue française sans doute, en charge de dessiner un ralentisseur, auraient esquissé un chapeau sur la route, évoquant le signe diacritique et se seraient enthousiasmés d'un pareil nom.

Ça me fait penser un court instant à l'autre animal des routes : le crocodile des passages piétons. Marcher seulement sur les bandes blanches pour éviter le bitume noir dans lequel le crocodile nageait et attendait perversement de nous attraper les chevilles...

Je me rappelle maintenant mes cours de styles à l'école Boule : les meubles dos d'âne, à ne pas confondre avec les dos de dame, même si certaines ne sont pas commodes (#mnémotechnique).

Le dos d'âne est un meuble du style Louis XV. La grande époque du mobilier, des maitresses de maison et des cabinets à écrire. De profil il ressemble vaguement à un âne : des petites pattes galbées comme un jarret, un ventre rond et lumineux comme celui de l'animal replet. Il semble aussi têtu et oiseux, mais une fois que son abattant est déployé, on peut s'y asseoir et écrire. Son plus bel atout est qu'il possède des cachettes secrètes au fond des tiroirs dissimulés.

Je regarde une nouvelle fois le meuble de Henri Lao devant moi, cherchant les tiroirs cachés ou un crocodile camouflé dans le motif du bois gravé.

« Je trouve les meubles anciens tellement beaux. Ils sont plus robustes que les objets d'aujourd'hui en plus. Lui par exemple, il a été monté, démonté puis remonté. C'est impossible de trouver une chose pareille aujourd'hui. »

C'est amusant d'imaginer qu'aujourd'hui les meubles en kit sont plutôt transportés en voiture ou en camion depuis Ikea, situé dans la zone du Pont de l'âne.

« Pour moi, la vie est construite comme une maison : les caves sont le passé, le rez-de-chaussée est le présent et l'avenir est le premier étage.

L'intérieur d'une maison montre un peu qui on est. »





180



181



182



183

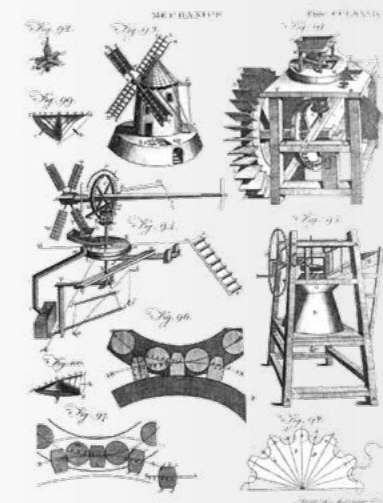




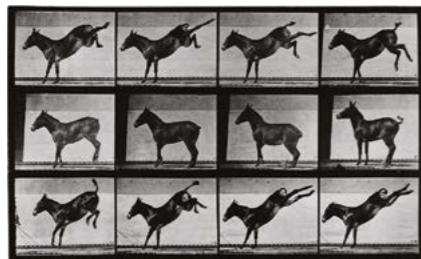
186



187



190



191



La poupée espagnole

Il fait frais dans cet appartement. Le hall d'entrée est en rénovation, la tapisserie a été arrachée et le mur décrépi attend une nouvelle restauration. Les fenêtres traversantes baignent l'espace dans une lumière bienveillante. Le salon immense m'aspire, et je m'assoie à la table, les mains posées sur la nappe en toile violette.

Ça commence comme un film d'Almodovar.
« *La pobre mama* » en retirant les miettes de la table.
Il y a Penelope Cruz⁴⁷ qui chante tout à coup.
Puis, Maître Gims :
« *Les gens du coin ne voulaient pas la cher-là*
Elle faisait trembler tous les villages
Les gens me disaient,
Méfie-toi de cette fille-là »⁴⁸

André Garcia est un vieux garçon.

Je m'assoie dans l'ombre d'un grand vaisselier en bois vernis.
Dressée au sommet du meuble,
une poupée de danseuse flamenco nous observe.

L'origine des gestes des danses populaires est difficile à déterminer.
Une mimique du quotidien, une exagération de la parade de séduction
d'un oiseau mythologique, une inspiration exotique?

On dirait un retable duquel la Vierge scellée nous regarde
avec une fière et douce posture maternelle.

« *C'est un souvenir de ma mère* »
Sa photographie est encadrée juste à côté de l'immobile figurine à la guitare.

Cette poupée, à elle-seule, veut tout dire.
La veille, j'ai écouté George Didi-Huberman, stéphanois lui aussi, parler de son livre *Le danseur des solitudes* sur France Culture. Il explique toute la philosophie inscrite dans les gestes enivrant du danseur de flamenco. Une construction tragique autour du vide et de la lumière.
La solitude et le peuple.
Parlerait-il de Saint-Etienne?

André Garcia bégaye légèrement et parle surtout avec les mains, comme la plupart des gens d'ici.

47. ALMODOVAR Pedro, « *Volver* », Agustín Almodóvar, Esther Garcia, Toni Novella, 2006

Dans le film, Penelope Cruz joue le rôle de Raimunda, qui lors d'une soirée au restaurant, chante le morceau de flamenco "Volver" et aperçoit le fantôme de sa mère.

48. MAITRE GIMMS, *Bella*, Album Subliminal, Label Wati B, 2013

Dans le clip du morceau "Bella", une danseuse de flamenco est mise en scène aux côtés d'un toréador dans la ville espagnole Marbella.

« Il semblait, plutôt, danser avec sa solitude, comme si elle lui était, fondamentalement, une « solitude partenaire », c'est-à-dire une solitude complexe toute peuplée d'images, de rêves, de fantômes, de mémoire. »⁴⁹

Je repense aux survivances.

Juridiquement,
la survivance est ce qui est transmis aux ayants
droit par une personne décédée. Un héritage.

Religieusement,
c'est le fait de conserver une existence
personnelle après la mort. Un fantôme.

« Warburgement »,
c'est ce qui reste, revient au fil des siècles,
et qui entre dans la culture (populaire).
Une forme du Pathos, un *Pathosformeln*⁵⁰.

Cette poupée, à elle-seule, est tout ça.
Il y a de la mélancolie dans cette pièce.

La robe de la danseuse est rouge et noir comme le veut la tradition.
Le bustier en soie damassée est relié au jupon, lui même composé de cinq rangées de ruban chatoyant. Une fine dentelle brune, piquée de petites fleurs termine la **confection** de la statuette espagnole.

Les **Fabricants** ont investi le centre ville bourgeois
et en ont dessiné l'architecture principale.
Les usines-immeubles, la Condition des soies, les recettes des maisons autour de la Place Jacquard enferment la douce **mélodie** des métiers à tisser et leurs cartons perforés.

Dans les bras de la danseuse, une guitare et des castagnettes
font aussi de la **musique** à leur manière.

La survivance est une notion clé de la culture populaire.
Elle a été au cœur du travail d'Aby Warburg. Parlant des images,
il montre la capacité de revenance et la « nature fantomatique »
des images, qui hantent, reviennent, traversent le temps. Didi-Huberman reprend cette notion pour parler des symptômes de la culture, des images mises en **lumière** et qui persistent dans le temps.

49. DIDI-HUBERMAN Georges, *Le danseur des solitudes*, Minuit, Paris, 2013, page 14.

50. WARBURG Aby, *L'Atlas mnémotechnique*, (avec un essai de Roland Recht) Paris, L'Écartailé-INHA, page 35

Les gestes des danseuses de flamenco m'ont toujours fait penser
aux peintures **religieuses**.
Les grands drapés envolés,
les mains suppliantes ou caressantes,
les visages grimaçants une émotion.

Les passementiers ourdissent les nappes de soie tandis qu'Aphrodite ourdit⁵¹
ses tromperies amoureuses contre les hommes :

« *Tiens, prends ce ruban et mets-le dans le pli de ta robe.*
Tout s'y trouve en ses dessins variés. »⁵² puisqu'il renferme la tendresse, le
désir et l'entretien amoureux aux propos **séducteurs** qui trompent le cœur
des plus sages.

Il y a dans la rubanerie une délicatesse **charmante**.

Les mains claquent comme les pulsions d'un cœur battant.
Le pied frappe.
Le corps tout entier entre en contact avec le sol mais flotte dans l'air.
La robe commence à tourner, dans une **ivresse** hypnotique.

André Garcia devient Archibald de la Cruz devant une poupée **enivrante**
et magique tandis que Barry Lindon⁵³ cherche encore le ruban au creux
de la poitrine de cette cousine secrètement aimée.

La danse est introvertie, tendue, compacte. Elle semble faite pour les
espaces réduits comme si la danseuse, révoltée, voulait **s'échapper**.

Sous les gestes du retordeur, les fils entourent l'âme de coton, **serrant** le cœur
tendu et vibrant, en une **spirale** colorée. Le cordon se forme.

L'inclinaison du buste, la cambrure exagérée, l'**ondulation** des hanches
et le tremblement délicat des **épaules**.

Quand je regarde **Paul Pogba** faire son *dab*⁵⁴, je ne peux pas m'empêcher
de voir dans le geste chorégraphique, une salutation, une révérence,
une prosternation face à un dieu du foot ou à une masse-public.
Le geste défini la danse autant que l'identité du danseur.
Cette danseuse est ensorcelante.

Est-ce que Maître Gims a vu *La Femme et le pantin* de Julien Duvivier⁵⁵ ?

Les volants effleurent les chevilles et remontent au dessus des genoux
suivant les va et vient des **poignets**.

51. En tissage, *ourdir* signifie
préparer les fils de chaîne (sur
l'ourdisssoir) avant de monter le
métier à tisser. *Ourdir* signifie aussi
monter une conspiration, préparer
une vengeance vers quelqu'un.

52. Dans *l'Illiade* de Homère,
Aphrodite donne sa ceinture, un
ruban brodé d'or, à Héra afin qu'elle
séduise à nouveau Zeus.

53. KUBRICK Stanley, 1975,
« Barry Lindon »,
Hawk Films
(Royaume-Uni et Etats-Unis)

54. Dab : mouvement
chorégraphique venu du Hip Hop
américain et popularisé par le
monde du sport lorsque les joueurs
célèbrent un but ou un panier.

55. DUVIVIER Julien, "La femme et le pantin",
Christine Gouze-Réna, 1959
Dans sa chanson, le rappeur français raconte
une histoire proche de celle de Duvivier et on
retrouve des scènes similaires au film dans son
clip vidéo. Référence intentionnelle ou simple
influence de la culture populaire et de la figure
récurrente de la danseuse de flamenco (topos) ?

Plus loin, les établisuses assemblent, garnissent,
enjolivent les bouts de tissu : on découvre
l'effilé à jasmin,
les franges moulinées,
à mèches ou à noisettes,
les lambrequinées,

la courtisane,

le galon,
la bouffette,
les palmettes,
la giroline,
la giselle à olive,
la cannetille,

la serpentine,

la veloutine,
le chardon,
le limacé,
le marabout.

Derrière la multitude de fils, les tisserands répètent
les mêmes mouvements comme une danse où la corde
n'est plus instrument mais partenaire.

De l'atelier s'en vont des milliers de morceaux de promesse.
Le ruban de laisse ou lacé tiendra bientôt le chausson
et les cheveux d'une future danseuse.

Je m'éloigne de l'immeuble pour faire un tour dans le quartier
de la place Jacquard devenue silencieuse et un peu excentrée.
Je suis soie-gneusement le fil des usines textiles : la Condition
des Soies, puis l'ancienne recette d'Epitalon ou encore
les vieux bâtiments de Giron-Frères. Je termine ma ballade en
serpentant les ruelles du quartier Bizillon, où les teinturiers
trempaient les rubans dans l'eau peu calcaire du ruisseau
et teintaient le cours d'eau de rouge ou de bleu.

196



197

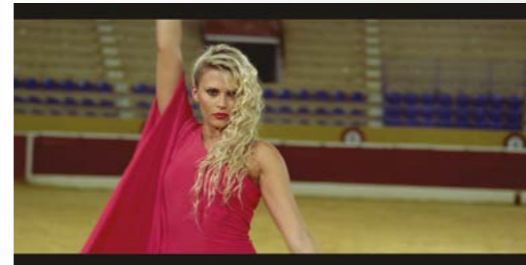
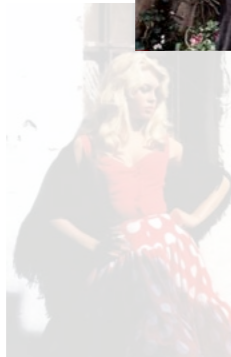


198

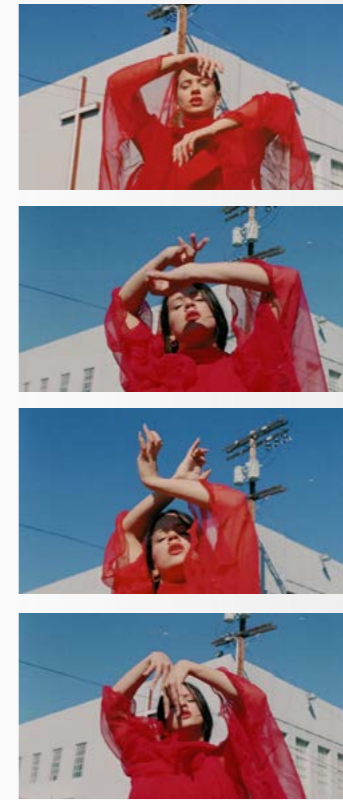


199















Le bruit des coquillages

« C'est provisoire. J'habiterai pas dans une tour comme celle là toute ma vie.
Pour le moment, c'est pas cher et c'est pratique »

Simon Pourrat n'a jamais dit « *ma maison* » ni « *mon appartement* »,
comme si finalement ce lieu n'était pas à lui.
Est-ce par fidélité et nostalgie à sa maison d'enfance,
une maison à l'écart de la ville ?
L'appartement semble effectivement à moitié investi, comme si
les quelques objets présents étaient posés là, dans un espace étranger ;
mais malgré tout, une atmosphère particulière et silencieuse vous accueille
chaleureusement.

Il y a pourtant tant de mots pour décrire où nous habitons : demeure,
logement, abri, foyer, habitation, domicile, résidence, logis, chez-
soi, appartement, pavillon, maison, toit, nid, gîte, baraque, bicoque,
château, cahute, chaumière, asile, bercaill, ménage, case, palais,
propriété, intérieur.

Sur le canapé, un drap blanc froissé rappelle les **meubles** fantomatiques
des vieilles maisons ensommeillées.

L'appartement est tout en haut d'un **immeuble** d'une dizaine d'étages,
une construction assez banale des années 80' avec trois larges baies
vitrées donnant sur une cours d'école, des immeubles immobiles
et un grand **jardin**.

La cime des plus grands arbres du **parc** effleurent la balustrade et
les géraniums en pot. Un léger frottement fait vibrer le métal en
accord avec les ronronnement du chat.

Simon Pourrat est un **musicien**.

C'est sûrement la musique qu'il habite, ou qui l'habite, en premier d'ailleurs.

Moi j'ai toujours été un peu distante avec la musique.
C'est parce qu'elle ne me dépose jamais là où elle m'a trouvée, pour
repandre les mots du poète Rilke. Il a un jour écrit à sa musicienne :
« Sais-tu que j'ai peur, la nuit, quand il y a de telles tempêtes dans
la ville ? Ne dirait-on pas qu'elles ignorent cette dernière dans leur
fierté élémentaire ? Alors qu'une maison isolée à la campagne, elles
la voient, elles l'embrassent de leur fureur et l'endurcissent – on
a presque envie de sortir dans le jardin mugissant, en tout cas on
se poste à la fenêtre et l'on approuve les vieux arbres agités qui se tordent
comme si l'esprit des prophètes s'était glissé en eux. »⁵⁶

Bachelard⁵⁷ dira à ce propos que nous sommes plus tranquilles, plus
rassurés dans la maison natale que dans la maison des rues que nous
n'habitons qu'en passant.

56. RILKE Rainer Maria,
Lettres à une musicienne,
Paris, Editions Libella Maren Sell,
1998 [1954]
p.195

57. BACHELARD Gaston,
Poétique de l'espace,
Paris, Presses Universitaires de
France, 2009

Les appartements d'HLM ne seraient alors que des demeures de passage :
Hauteurs en Location Momentanée.

Sinon, ce sont les musiciens qui ne feraient que passer.

« La mer revient toujours au rivage
Dans les blés mûrs, y'a des fleurs sauvages
N'y pense plus, tu es de passage. »⁵⁸

« Je sais que les objets sont là mais je ne les expose pas forcément, je ne les montre pas.
Je sais qu'ils sont là quelque part et ça me rassure. »

Sur le piano, un petit pot en terre renferme des coquillages ramassés
dans l'enfance, conservés à l'abri de la lumière et du regard.

Il est midi et l'immeuble s'agite.
A côté, la voisine rentre des courses,
le frottement des sacs plastiques
chante l'heure de manger.
De l'autre côté, l'étincelle de la gazinière
claque sous une poêle remplie d'huile.

Tous les autres appartements du paysage en vis-à-vis doivent être
similaires à celui-là.

Sur le bar, un métronome figé, un yucca touffu, un panier tressé africain
et un diffuseur d'encens filtrent la **lumière**.

Les murs du salon sont recouverts d'un ciel bleu **nuageux** et d'instruments
de musique. La tapisserie douce et ronde, tout à fait démodée, fait flotter
l'**espace**.

Le coquillage revête deux facettes : celle de la **découverte** naturelle
et celle de l'**exotisme**.

Les plantes, variétés étranges évoquant des pays lointains, un **ailleurs**
forcément meilleur⁵⁹, répondent curieusement aux masques africains
accrochés aux murs.

La présence de ce micro-exotisme d'intérieur est-elle une manière
de voyager et de sortir du quotidien ?

La petite prairie striée et blanchie par l'eau salée prend toute sa valeur dans
l'histoire qu'on raconte d'elle et de son origine. On retrouve dans chaque
striure, un matin sur la plage, une soirée au marché nocturne, une après-midi
sur un bateau. La finesse de la texture et la fragilité de l'objet *naturalia*⁶⁰
lui confère une préciosité et une place légitime dans son écrin.

58. LAVILLIER Bernard,
"On the Road again",
Album "If...",
Barclay, 1988

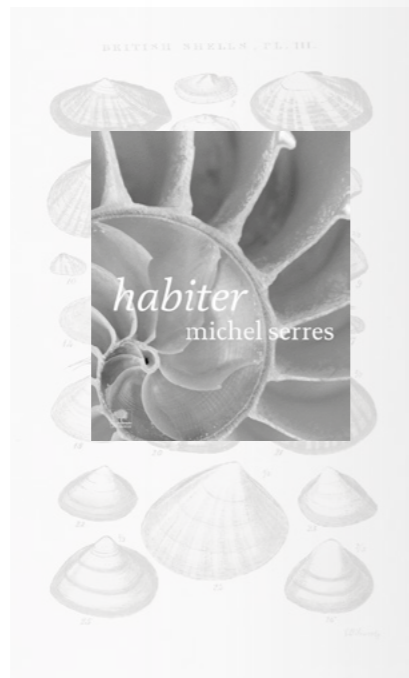
59. RHEIMS Maurice,
« Exotisme et mode » in *La vie
étrange des objets*, Paris, Edition
10/18, 1963, p.62

60. DASSIÉ Véronique,
*Objets d'affection, une ethnologie de
l'intime*, Paris, Comité des travaux
historiques et scientifiques, 2010
p.83 et 151

Bernard Lavillier est un chanteur
stéphanois, connu pour ses
nombreux récits de voyages.









224



225







L'étincelle dans la cheminée

Pas de mer à Saint-Etienne mais des marécages.
Entre le Furan et l'Isérable⁶¹, les misérables furent,
longtemps les pieds dans l'eau.

La zone du Marais est devenue technopole de la ville, zone industrielle
du métal, avec des distributeurs d'acier, des fabricants d'outillage
de précision ou des artisans de l'arme de chasse.

En périphérie de la ville, au fond d'une allée à gravillons, j'aperçois
la maison, blanche et moderne de Corentin Rochette.
En entrant, je découvre un grand **volume**, décoré de meubles des
années 50'. L'espace est immaculé, avec quelques touches d'orange.
Le mobilier brille : inox poli, aluminium brossé, pieds de chaises laqués,
carrelage irisé d'argent.

Il y a l'**immensité** de la mer, des champs de blés ou d'une forêt dans laquelle
on se perd.

Il y a aussi l'immensité d'un château ou d'un palais et celle d'une pièce
plongée dans le noir.

Et enfin, il y a l'immensité du rêve et de tout ce qui ne se **contient** pas.

« *La précision dans l'énormité* »
est le slogan de l'entreprise Berthiez depuis 1916.

« *Nous venons de terminer les travaux de rénovation et de restructuration
d'une maison familiale datant de 1968.* »

Corentin Rochette considère sa maison comme un objet, un héritage à
transmettre, une relique familiale. Tous les détails ont été minutieusement
dessinés.

Il y a de la domotique installée un peu partout : la lumière s'allume grâce
à un geste effleuré, les portes s'ouvrent d'un contact secret et l'ambiance
se tamise en tournant une molette digitale.

« *C'est peut être un peu gadget, mais j'aime beaucoup James Bond, comme mon grand-père.* »

Le mot « *gadget* », viendrait du petit mécanisme qu'est la « *gâchette* ».
Pas loin du fusil.
Pas loin de James Bond non plus.

Les petits robots et autres écrans de contrôle dans les maisons sont des
objets de fascination. Un savant mélange de futur et de fiction dans
la réalité bien matérielle de la maison.

J'ai longtemps voulu dormir dans le lit de Wallace⁶² pour le **toboggan**
du matin, ou dans celui de Korben Dallas⁶³ qui se replie tout seul au réveil.

61. Le Furan et l'Isérable sont deux
rivières traversant la ville. Même si
elles sont aujourd'hui recouvertes,
elles sont encore visibles à certains
endroits.

62. PARK Nick,
« Wallace et Gromit »,
Aardman Animations, Bristol, 1994

63. BESSON Luc,
« Le cinquième élément »,
Gaumont, Paris, 1997

Dans la pièce principale, l'ancien escalier en **colimaçon** menant au sous
sol, vient d'être retiré pour être remplacé par un nouveau plus solide et
plus contemporain. En me penchant au dessus du vide, je découvre une
seconde maison, une enfilade de pièces : un tunnel de **secours** ?

Des repaires mystérieux et des cachettes **secrètes**, le monde de James Bond
se fonde sur le simulacre.

Le livre n'est pas tout à fait un livre, le crocodile n'est pas tout à fait
un crocodile ; tout n'est qu'**illusion** de la réalité.

Est ce qu'on aime les objets qui **brillent**
parce qu'ils revêtent un peu de magie ?

Au fond de la pièce, face à la porte d'entrée, une baie vitrée, de la largeur
de la maison, offre une vue sur le paysage.

Un **tableau** géant d'un dehors dedans.

J'imagine la **beauté** de la pièce sous la lumière de la Lune.

La nuit, lorsque la douceur bleutée de la pleine lune envahit l'espace,
les détails se révèlent au monde bien mieux que lorsque le jour
illumine pleinement. Les coussins orangés des chaises, le velours
violine des canapés, les dentelles des branches du palmiers en laiton et
les yeux de Miles Davis sur les pochettes de vinyles.

La clarté de la lune vacillante anime différemment le métal. On prête
plus d'importance à la température glaciale qui surprend la main et au
son résonnant que fait un verre qui l'effleure.

L'acier brossé du plan de travail vibre, tremble, frissonne dans le **noir**.

Lustrare (faire **briller**) et *luxur* (luxe) sont si proches.

Lucifer (*Luxi-ferre*, Porteur de la Lumière), le maître de l'illusion, transforme
tout ce qui brille en or pour faire miroiter de belles choses.

Luxur (luxe) et *luxare* (démètre, disloquer) se rapprochent.

Parce que le diable toujours divise, disloque, et séduit sulfureusement, un
peu comme James Bond⁶⁴.

Si Lucifer tient les portes du gouffre obscur de l'Enfer⁶⁵, l'objet qui
brille, lui, attire par sa lumière.

Il devient le passage vers un monde imaginaire fait de reflets vaniteux,
d'éclats aveuglants et de profondeur infinie.

64. C'est amusant, une des dernières
aventures de James Bond est
« Le diable l'emporte » (écrit par
Sebastian Faulks en 2008)

65. On trouve un autre Gouffre de
l'Enfer à Saint Etienne : un barrage
situé sur les rives du Furan, datant
du 19^e siècle.

« Cheminée : Fume toujours. – Sujet de discussion à propos du chauffage. »⁶⁶

La famille de Corentin Rochette travaille dans la métallurgie depuis sept générations. Lui-même est employé aujourd'hui chez Berthiez, une entreprise fabriquant des machines-outils de grande précision.

« Toutes les pièces usinées en métal qui ont été pensées pour la maison: le futur escalier colimaçon, le plan de travail en inox de la cuisine, la cheminée, les gardes-corps des terrasses extérieures ont été dessinées et réalisées sur mesure par des **entreprises locales**. »

Berthiez se situe au cœur de la zone industrielle, entre la Cité du Design et les stades d'entraînement des footballeurs stéphanois. Juste en face, l'entreprise Verney-Carron fabrique toujours des fusils, tandis qu'au bout de la rue, l'aluminium du Zenith se courbe face au vent et dessine un pavillon **pointé** en direction de la Place du peuple.

Aussi, il y a des **caméras** dehors. Sur le petit écran de surveillance, à côté du porte-clés mural, qui fait office de concierge, on peut voir dehors, devant, derrière, au dessus de la maison. A chaque mouvement la caméra enregistre cinq minutes et alerte le propriétaire. Nous regardons ensemble certaines vidéos : un corbeau sur le toit du garage vers 15h hier après-midi, le facteur qui apporte un colis avec les lampes commandées chez Leroy-Merlin mardi en fin de matinée, les derniers ouvriers remballant les outils dans leur camion la semaine passée.

Le spectacle n'est pas assez effrayant à mon goût pour perdre quelques quinze minutes à regarder l'extérieur de ma maison vivre sans moi. Le sociologue et professeur d'architecture Guy Tapie parle de la maison comme « base de repli »⁶⁷.

A l'image de celle de James Bond au MI6, la télésurveillance de la maison individuelle creuse un fossé (avant il y avait des douves, des crocodiles et des gardiens armés) entre le public et le privé. Je ne sais pas si c'est vraiment parce que les gens veulent se sentir en sécurité qu'ils installent des systèmes aussi perfectionnés, ou bien, si c'est une façon de devenir un agent secret ou une sorte de star sans paparazzi.

66. FLAUBERT Gustave, *Dictionnaire des idées reçues*, Paris, Le livre de poche, 1997 [1911]

67. GENTHIALON Anne Claire, "Guy Tapie, le logement devient une base de repli", *Libération*, 2015 (mis en ligne le 26 mai 2015)

Est-ce que le provocant Le Corbusier s'attendait à ce que son expression « machine à habiter » soit transformée ainsi ?

« Je voulais qu'on puisse fêter de nouveaux Noël dans cette maison, même si mes grand-parents sont décédés. La cheminée, par exemple, a été dessinée comme cela pour que mon père, s'asseyant toujours en bout de table, puisse le faire à nouveau, tout en profitant de la vue par la baie. On a retiré l'ancienne cheminée trop imposante, pour la remplacer par celle-là, avec une évacuation inclinée. Une manière de recommencer l'histoire à partir d'une histoire. »

Pour Philippe Delerm⁶⁸, la cheminée est le lieu de la convivialité, un luxe qui n'exclut pas. C'est devant le feu que se réaniment toutes les ombres du passés. Elle est révélatrice dans « Citizen Kane », une métaphore de la tradition aristocrate dans « Le guépard » ou bien une présence rassurante le soir de Noël pour Kevin McCallister resté tout seul dans « Maman j'ai raté l'avion »⁶⁹.

La cheminée est associée à Noël effectivement : les chaussettes suspendues au dessus du feu attendent d'être remplies et la lueur des flammes fait scintiller les pupilles.

Et il y a toujours à côté un petit set d'ustensiles, un serviteur doté d'une pelle, d'un balais, d'un tisonnier et d'une pince. Il ne manque qu'une enclume pour que le forgeron installe son atelier, au chaud, en famille, sur la tapis.

68. DELERM Philippe, « Eloge du feu de cheminée », *Le Figaro.fr*, 2015 (mis en ligne le 8 juillet 2015)

69. Films cités dans le paragraphe : WELLES Orson, "Citizen Kane", Orson Welles Production, 1941
VISCONTI Luchino, "Le guépard", Goffredo Lombardo, 1963
COLOMBUS Chris, "Maman j'ai raté l'avion", John Hughes, 1990

234



236



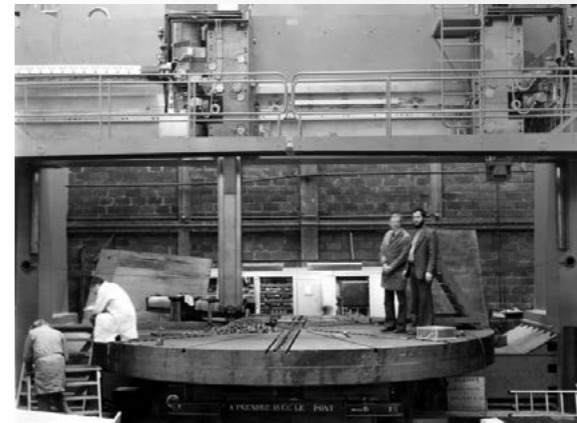
237

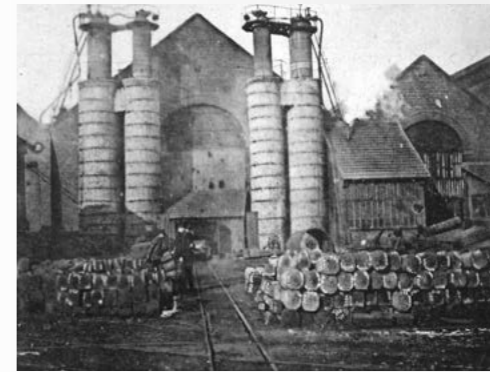


238



239





242



243



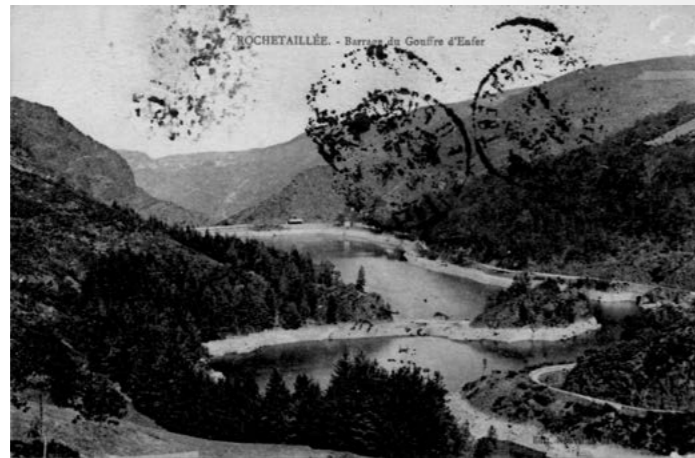
244



245



246



247



EPILOGUE SUR LA METHODE

Voici un ensemble de textes flous.

Flous parce que leurs contours ne sont pas nets, bornés, autoritaires.

C'est au lecteur de faire la mise au(x) point(s).

De les relier du moins et d'en faire une forme, un signe.

Ce travail est un montage de mots et d'images, sur le modèle du cinéma ou de la pensée bondissante qui digresse.

Des associations d'idées formant un univers ou une constellation.

« Peut être qu'un objet est ce qui me permet de relier, de passer d'un sujet à un autre, donc de vivre en société, d'être ensemble »⁷⁰

Au départ, je veux parler de la culture populaire ; en comprendre le sens et le mécanisme.

Et comme elle fait partie du quotidien, j'approche le quotidien, empiriquement.

Quelle est ma méthode ?

Si Saint-Etienne est Rosemonde, je veux à la fois être Pierre et Paul. Enquêter et conclure. Ecrire et imaginer.⁷¹

Puisque tout est question de territoire, de le quitter pour un autre, de se *déterritorialiser* comme dirait Deleuze, je choisis de retourner à Saint-Etienne, à la fois terre populaire par excellence (réputation) et pays de mon enfance.

Je commence chez un coiffeur de quartier.

Le coiffeur est une personne populaire.

« Je suis à la fois le bon voisin, le psy et le curé du quartier »⁷²

Il me présente ses clients.

Je visite des appartements et des maisons. Je traverse la ville.

Puis le bouche à oreille m'emmène chez d'autres stéphanois, de tout âge et de tout quartier.

70. GODARD Jean-Luc, 1967, « Deux ou trois choses que je sais d'elle », Anatole Dauman et Raoul Levy, France

71. Dans le film "La Salamandre", d'Alain Tanner, Pierre et Paul, amis et journalistes, sont chargés de rédiger un article sur Rosemonde, une jeune femme accusée d'avoir tué son oncle. L'un prend le parti pris de l'enquête de terrain, rencontre Rosemonde pour comprendre ce qu'elle vit. L'autre préfère imaginer, de loin, pour mieux s'approcher du réel.

72. Extrait d'une discussion avec Jean-Louis, le coiffeur du quartier de Côte-Chaude, en février 2017

Je cherche un dispositif parce que je veux un cadre.

Il est d'abord inspiré de la sociologie.

« A partir de 12 personnes, on peut parler d'un groupe. »⁷³

Rencontrer des gens dans un premier temps : poser des questions, jamais très précises, mais vaguement les mêmes à chaque fois, démarrer une conversation, se laisser porter et écrire tout ce qui se dit.

Nous parlons de la ville, de leurs quotidiens, des objets qu'ils possèdent.

*« Possédez-vous un objet lié à la ville de Saint-Etienne ?
- Euh non...*

... peut être que si en fait. Attendez je reviens. »

A la fin de chaque discussion, je prends une photographie de l'endroit.

Des notes sur un carnet
et des photographies.

Un mot me fait penser à une histoire. Cette histoire me fait penser à un objet. Cet objet me fait penser à un film. Ce film me fait penser à... Je commence à digresser, à collecter et à monter. Je passe de la sociologie à la philosophie, jusqu'à la littérature.

Finalement, je manipule les objets de la culture populaire : le témoignage, la parole, la photographie, l'image icône, l'anecdote, l'Histoire, etc.

Le texte se construit. Et se déconstruit.

Les images s'assemblent, se répondent.

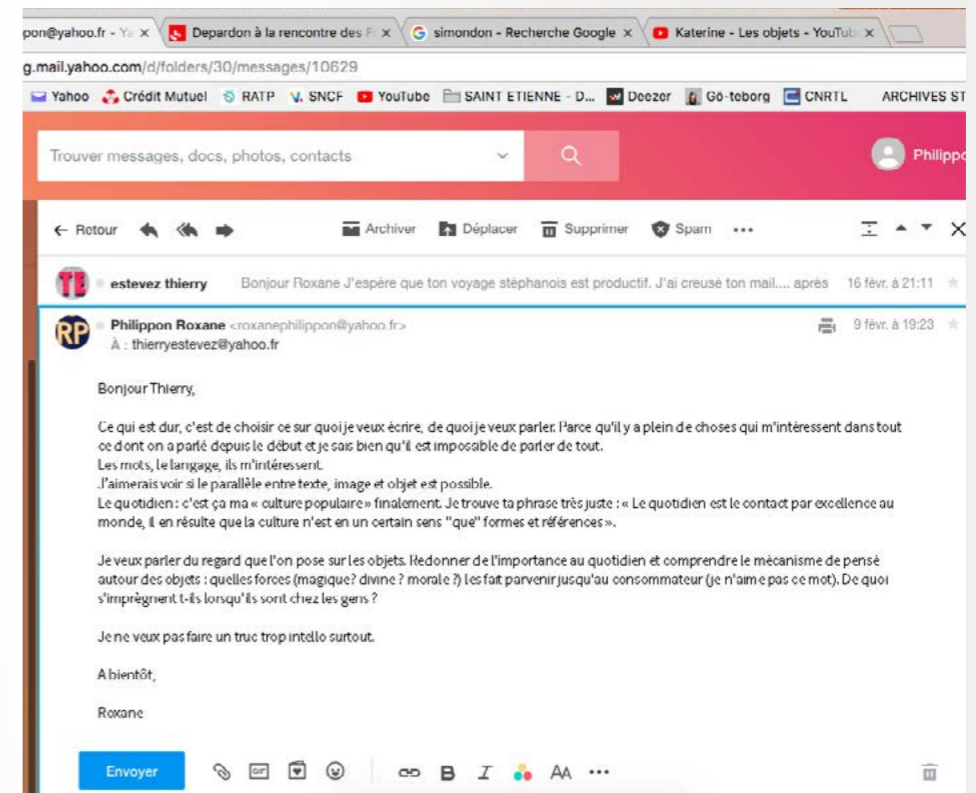
Les deux exercices deviennent distincts.

*« On ne peut pas lire toutes les images en même temps.
Comme on ne peut pas lire le texte et l'image en même temps. »⁷⁴*

Mais les deux exercices parlent de la même chose : les images donnent à voir ce que le texte ne donne pas à lire. Le regard et les mots que j'ai posés sur la ville de Saint Etienne.

73. GRASSI Valentina, *Introduction à la sociologie de l'imaginaire*, Paris, ERE, 2005

74. Extrait d'une discussion avec Thierry Estevez, directeur du mémoire, en juin 2017



252



253



M^{re} Sizzelli
 cadre en bois
 ital. Nappoli
 père horloger → cadeaux de mariages
 sœur infirmière
 souvenirs d'Italie beaucoup de bonbonnières
 j'aime mes souvenirs chez nous
 cadeaux peu avoir vendu de la mortadelle = ouche et goblet
 se sait pas combien de potes
 mortadelle j'ai vendu --
 "tout fait main"
 broderie → services de table
 trousses de naissance
 "ça c'est mon métier"
 chez moi il y avait toujours
 fruit (~ manger)
 la table est toujours prête
 Motier du mois : Magasin
 maisonnel
 L^e "en France il faut
 rigoler"
 L^e bonne retraite

la soupière
 dorée
 venue d'Italie avec
 palinse...

les disques 45 tours de la belle
 fille (Natalie)

argentier = j'aime bien quand ça brille

la viande de cheval = le dimanche
 le café italien.

"on ne parle pas de maladie"
 antel pour le mari, l'année



256



257



OUTILS DE LA METHODE

Parallèlement aux rencontres, aux lectures et à l'écriture, la recherche par la cartographie m'a permis de comprendre le territoire et de matérialiser cette promenade à travers la ville. A partir d'archives et de plans historiques, j'ai réalisé un ensemble de cartes, qui une fois superposées, ont juxtaposé les informations nécessaires au lecteur pour se repérer au fil des histoires.

Chaque habitant rencontré, chaque lieu suggéré, chaque objet évoqué ainsi que les liens subjectifs tracés entre eux sont mêlés aux noms des lieux-dits ou aux éléments historiques qui ont marqué le territoire.

L'ensemble de ces cartographies sensibles a permis de réaliser celle qui recouvre le livre. Une fois dépliée, elle devient support de ballade, pour parcourir le même chemin que celui révélé par le texte ou les images, au plus proche de la notion de territoire, à travers un paysage reliefé mis à plat et regardé d'en haut.

Les habitants rencontrés

- Coquet
- Rochette
- Francgio
- Fantini
- Horbala
- Tomarviti
- Magali
- Pierre
- Fanne
- Alex
- Morgane
- Lao
- Alexandra
- Simon
- Brodhay
- Garcia
- Rizzelli
- Langeron
- Blachon

Les objets dont on a parlé

le buffet
l'assiette
le torchon
le calendrier
les chaussones
la pêche

l'arbre à chat
le morceau de charbon
la lampe

le magnet / le souvenir de voyage / la manette
le torchon / le placard / le robot / la porcelaine / buffet

la lampe
les fleurs en bois (tulipes)
les peintures amateurs
le buffet

le buffet
la miniature
l'horloge

le rideau

le jeu de quilles
la petite voiture
la lampe
l'arbre à chat

le doignon
le couteau

la pastille de jais
la machine à triturer
la sorbacane

le jeu de triquet
l'instrument

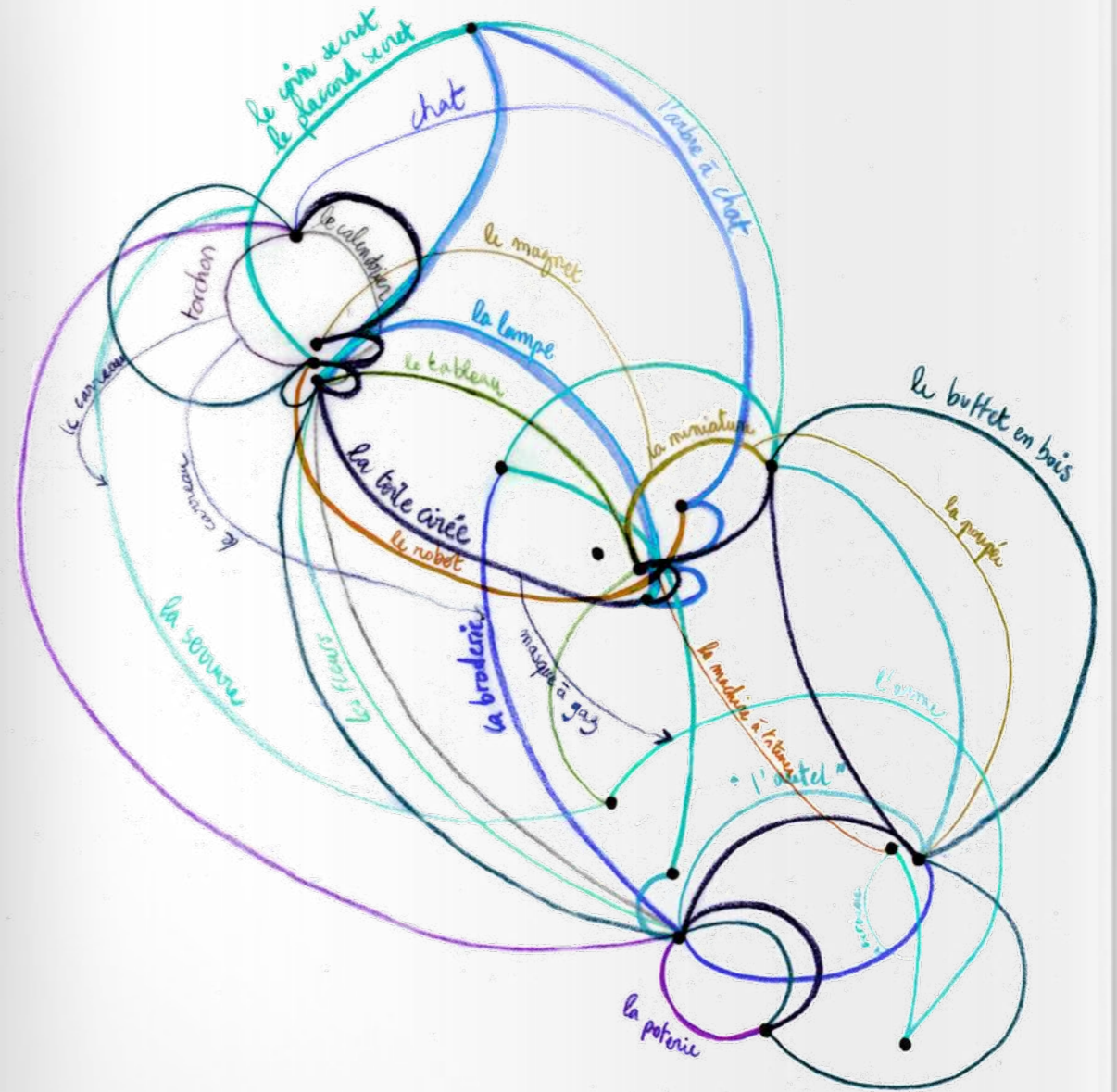
la poupée
le miroir oval

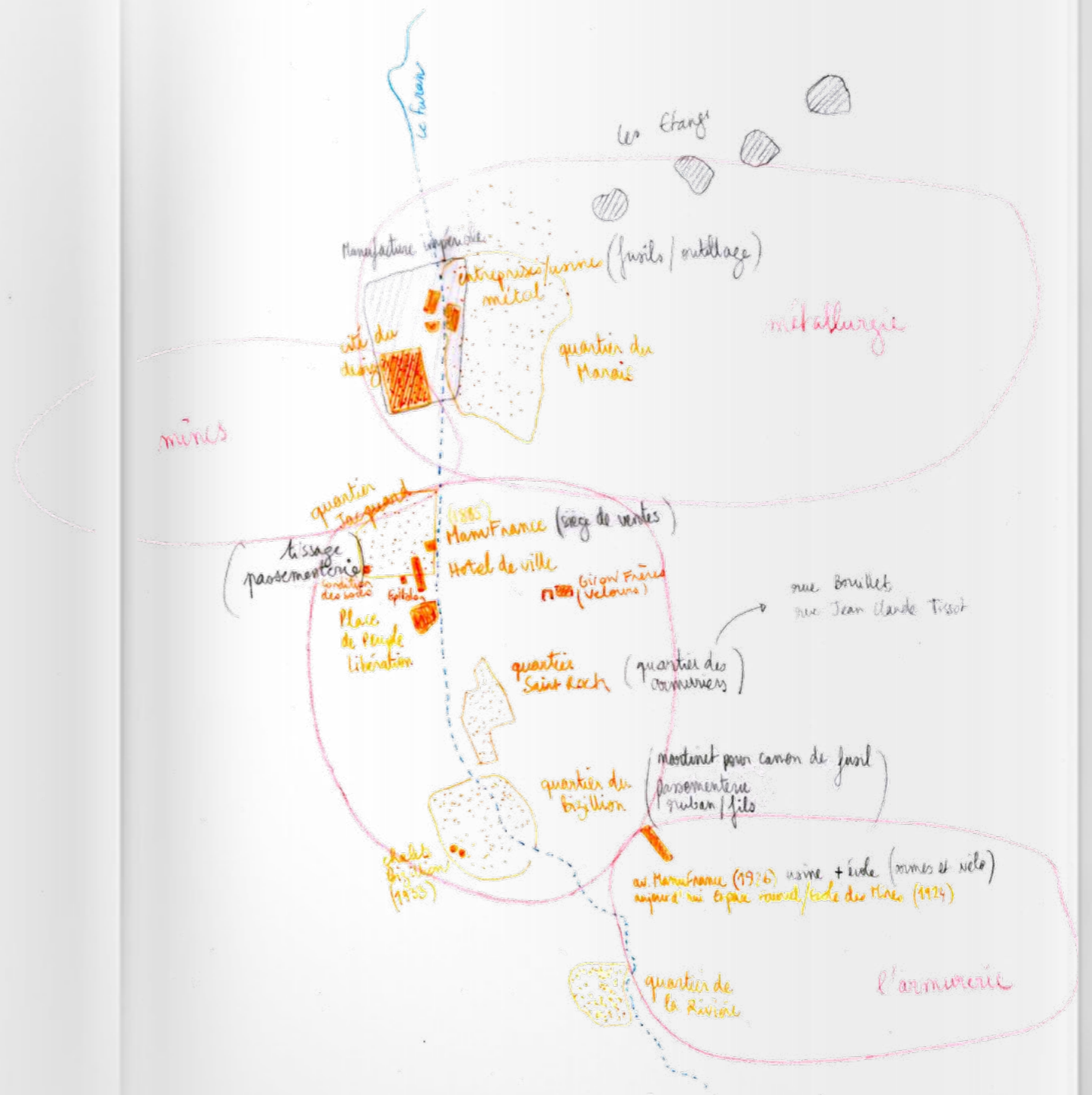
la bonbonniere
la broderie
le pot
le bijoux / argenterie
les fleurs

le fantoche
le chocolat
la bonbonniere

le fusil

Les liens entre eux et leurs objets





BIBLIOGRAPHIE

276

Parler de culture populaire

- ADORNO T.W et HORKHEIMER M, *Kulturindustrie: raison et mystification des masses*, Paris, Editions Allia, 2012
- BENJAMIN Walter, *L'oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité mécanisée*, Paris, Editions Allia, 2003
- BURGER Peter, *Theory of the Avant-garde*, Manchester, Manchester University Press, 1984
- CITTON Yves, « Echelle du cerveau et dynamique des images chez Gilbert Simondon », in *Revue Iris, Les imaginaires du cerveau 2*, 2015 (page 139-157)
- DIDI-HUBERMAN Georges, *Survivance des lucioles*, Paris, Les éditions de minuit, 2009
- DIDI-HUBERMAN George, "Aby Warburg et l'archive des intensités" in *Etudes Photographiques*, numéro 10, 2001 (p.144-168)
- GREENBERG Clement, *Avant-garde and kitsch in Art and Culture: Critical Essays*, Boston, Beacon Press, 1971
- LA REDACTION, *Les Berthiers, portraits statistiques*, Paris, Questions théoriques et Christophe Hanna, 2012
- MALLARME Stéphane, *Un coup de dé jamais n'abolira le hasard*, Paris, Gallimard, 2008 [1897]
- MAKARIUS Michel, « Les mots et les pierres », in *Ruines, Représentations dans l'art de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion, 2004
- MASSERA Jean-Charles, *France : guide de l'utilisateur*, Paris, Editions POL, 1998
- MASSERA Jean-Charles, *It is too late to say Littérature*, Paris, Cercle d'art, 2010
- MONTABETTI Christine, *La fiction*, Paris, Flammarion, 2001
- PIREYRE Emmanuelle, *Comment faire disparaître la terre ?*, Paris, Editions du Seuil, 2006
- WARBURG Aby, RECHT Roland, *L'Atlas Mnémosyne*, Paris, L'Écarquille, 2013
- WARBURG Aby, *Essais florentins*, Paris, Hazan, 2015 [1893-1920] (pages 249-300)
- WISEMAN Frederick, *Wiseman par Wiseman in Frederick Wiseman*, iDOC Images documentaires n°85/86, 2016

Parcourir des mondes

- BAILLY Jean-Christophe, *Le dépaysement, voyages en France*, Paris, Editions du Seuil, 2011
- BENJAMIN Walter, *Une enfance berlinoise*, Paris, Lettres nouvelles, 1978
- BRUNO Giordano, *Tour de France par deux enfants-Cour moyen (version laïcisée)*, Paris, Belin, 1998 [1936]
- LES COMMISSAIRES ANONYMES, *Eldorado maximum*, Paris, Editions des commissaires anonymes, 2015
- DALEMBERT Louis-Philippe, *En marche sur la terre*, Paris, Editions Bruno Doucey, 2017
- DHÔTEL André, *Le pays où l'on n'arrive jamais*, Paris, J'ai lu, 2016 [1955]
- GIONO Jean, *Le chant du monde*, Paris, Gallimard, 1971 [1934]
- SORMAN Joy, *Gros œuvre*, Paris, Gallimard, 2009
- SPOERRI Daniel, *Topographie anecdotée du hasard*, Paris, Bureau des activités littéraires-Nouvel Attila, 2006 [1962]
- TESSON Sylvain, *Sur les chemins noirs*, Paris, Gallimard, 2016

277

Observer l'ordinaire

- BACHELARD Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Les Presses universitaires de France, 2011 [1957]
- BARTELT Franz, *Petit éloge de la vie de tous les jours*, Paris, Gallimard, 2009
- BARTHES Roland, *Mythologies*, Paris, Points, 2014 [1957]
- BAUDRILLARD Jean, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, 1978,
- BON François, *Autobiographie des objets*, Paris, Editions du Seuil, 2012
- BONNOT Thierry, *L'attachement aux choses*, Paris, CNRS Editions, 2014
- CAUQUELIN Anne, *Petit traité du jardin ordinaire*, Paris, Rivages, 2005
- CERTEAU Michel (De), *L'invention du quotidien : tome 1, art de faire*, Paris, Gallimard, 2015 [1990]
- DASSIE Véronique, *Objets d'affection. Une ethnologie de l'intime*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2010
- ECO Umberto, *Vertige de la liste*, Paris, Flammarion, 2009
- GRASSI Valentina, *Introduction à la sociologie de l'imaginaire*, Paris, ERE, 2005
- HOURCADE Sacha, *Oeil qui roule*, mémoire de l'ENSCI dirigé par Marie-Claire Sellier, 2016
- JUGAN Ambroise, *Souvenirs, souvenirs*, mémoire de l'ENSCI dirigé par Véronique Dassié, 2016
- LAUGIER Sandra, "Emerson : penser l'ordinaire", in *Revue française d'études américaines n°91*, Paris, Belin, 2002 (p.43-60)
- LAPRAY Joanna, *Inavouables, un enfer du design*, mémoire de l'ENSCI dirigé par Sophie Coiffier, 2016
- MAUPASSANT Guy, *La chevelure*, Paris, La Plume et le Pinceau, 2006 [1884]
- PASTOUREAU Michel, *Le petit livre des couleurs*, Paris, Editions du Panama, 2005
- PEREC George, *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 1989 [1973]
- PEREC George, *Les choses*, Paris, Pocket, 2006 [1965]
- PETONNET Colette, *Ces gens-là*, Paris, Editions CNRS, 2017 [1968]
- PONGE Francis, *Le parti pris des choses*, Paris, Gallimard, 1967
- RHEIMS Maurice, *La vie étrange des objets*, Paris, Edition 10/18, 1963

Approcher le territoire de Saint-Etienne

- CALLET Auguste, *La légende des Gagats, essai sur les origines de la ville de Saint-Etienne en Forez*, Paris, Hachette Livre, 2012 [1866]
- CANTY Colette, *Saint-Etienne autrefois*, Roanne, Editions Horvath, 1985
- BONILLA M., TOMAS F., VALLAT D., *Cartes et plans, Saint Etienne du XVIII^e siècle à nos jours*, Saint Etienne, Publications de l'Université de Saint Etienne, 2005
- GRAVALAINE Frédérique (De), *Saint-Etienne un territoire se réinvente*, Paris, Dominique Carré Editeur, 2012
- PERNAUT Jean-Pierre, *Manufrance, un siècle de vente par correspondance*, Paris, Michel Lafond, 2013

FILMOGRAPHIE

Construction de la pensée

BENCHETRIT Samuel, « Asphalte », Julien Madon, Ivan Taïed et Marie de Laitre, Paris, 2015
 BECKER Jean, « L'été meurtrier », Christine Beytout, Paris, 1983
 CALLE Sophie, « No sex last night », Sophie Calle et Greg Shephard, Paris, 2008
 CARNÉ Marcel, « Le jour se lève », Jean Madeux, Paris, 1939
 CARNÉ Marcel, « Hotel du nord », Onésime Grinkrug, Paris, 1938
 DEPARDON Raymond, « Profils paysans : l'approche », Palmeraie et Désert et Claudine Nougaret, Paris, 2000
 DEPARDON Raymond, « Profils paysans : le quotidien », Palmeraie et Désert et Claudine Nougaret, Paris, 2005
 DEPARDON Raymond, « Profils paysans : la vie moderne », Palmeraie et Désert et Claudine Nougaret, Paris, 2008
 DEPARDON Raymond, « Les habitants », Palmeraie et Désert et Claudine Nougaret, Paris, 2016
 DUMONT Bruno, « P'tit Quinquin », Jean Bréhat, Rachid Bouchareb, Muriel Merlin, Paris, 2014
 GODARD Jean-Luc, « Deux ou trois choses que je sais d'elle », Anatole Dauman et Raoul Levy, Paris, 1967
 GODARD Jean-Luc, « Masculin Féminin », Anatole Dauman, Paris, 1966
 GREENAWAY Peter, « Drowning by numbers », Peter Greenway, Londres, 1987
 HERZOG Werner, « Les nains aussi ont commencés petits », Francisco Ariza, Berlin, 1970
 JARMUSCH Jim, « Paterson », Joshua Astrachan et Carter Logan, New-York, 2016
 KIAROSTAMI Abbas, « Copie conforme », Daniele Gaetano, Iran/France/Italie/Belgique, 2010,
 LANTHIMOS Yorgos, « Canine », Boo Productions, Athènes, 2009
 LIBON Jean et LAMENSCH Marco, émissions « Strip-tease », V.F. Films et RTBF Bruxelles, France/Belgique, 1985-2012
 MALLE Louis, « Le feu follet », Alain Queffélec, Paris, 1963
 MALICK Terrence, « Knight of Cups », Dogwood Films et Waypoint Entertainment See more, New York, 2015
 MORETTI Nanni, « Journal intime », Nanni Moretti, Angelo Barbagallo, Nella Banfi, France/Italie, 1993
 MOULLET Luc et PIZZORNO Antonietta, « Anatomie d'un rapport », Luc Moullet, Paris, 1976
 SEIDL Ulrich, « Sous-sol », Ulrich Seidl, Vienne (Autriche), 2015
 TANNER Alain, « La Salamandre », Alain Tanner et Gabriel Auer, Paris, 1971
 VALLÉ Jean-Marc, « Démolition », Black Label Media, Sidney Kimmel Entertainment et Mr. Mudd, New-York, 2015
 VARDA Agnès et JR, « Visages Villages », Rosalie Varda, Paris, 2017
 WISEMAN Frederick, « Welfare », Frederick Wiseman, New-York, 1975
 WISEMAN Frederick, « Belfast, Maine », Frederick Wiseman, New-York, 1999

Divagation de la pensée (œuvres évoquées dans les histoires)

ANDERSON Wes, « Grand Budapest Hotel », American Empirical Pictures, New-York, 2014
 BESSON Luc, « Le cinquième élément », Gaumont, Paris, 1997
 BUÑUEL Luis, « La vie criminelle d'Archibald de la Cruz », Alianza Cinematografia Española, Madrid, 1955
 CHAPLIN Charlie, « Le vagabond », Jess Robins, New-York, 1915
 COLOMBUS Chris, « Maman j'ai raté l'avion », John Hughes, Etats-Unis, 1990
 DUVIVIER Julien, « La femme et le pantin », Christine Gouze-Rénaud, Paris, 1959
 DONEN Stanley et KELLY Gene, « Singin' in the Rain », MGM, Etats-Unis, 1952.
 GONNER Bernard, Emissions « Le Plus grand Cabaret du Monde », Magic TV, Paris, depuis 1998
 LAUTNER George, « Les tontons flingueurs », Irénée Leriche, Paris, 1963
 PARK Nick, « Wallace et Gromit », Aardman Animations, Bristol (R-U), 1994
 REITMAN Ivan, « Sex friends », Jeffrey Clifford, Etats-Unis, 2011
 SMITH Simon et HICKNER Steve, « Bee Movie », Dreamworks Animation et Columbus 81 Productions, 2007
 TATI Jacques, « Mon oncle », Specta-Films, Paris, 1958
 VISCONTI Luchino, « Le guépard », Goffredo Lombardo, Italie/France, 1963
 WELLES Orson, « Citizen Kane », Orson Welles Production, Etats-Unis, 1941
 YOUNG Terence, « Opération tonnerre », EON Productions, Hollywood, 1965

REMERCIEMENTS

Merci à Thierry, pour son suivi incroyable et les dimanches philosophiques.
Merci à mes parents, pour m'avoir fait grandir là-bas et permis de partir ailleurs.
Merci à mes camarades de bocal, Natacha, Aurélia, Xavier, Joachim, Rémy, Tom et Roman pour l'esprit d'équipe et les post-it.
Merci à Juliane, Félix, Victor, Cécile, Sacha, Marion, Eve et Camille pour les relectures et les conseils bienveillants.
Merci à Edith, pour les échanges revitalisants.

Merci à toutes les personnes que j'ai rencontré et qui ont été le point de départ de ce travail.
Merci à Jean-Louis, pour le bouche à oreilles,
Monsieur François, pour la première rencontre timide,
Madame et Monsieur Tomasseti, pour l'Histoire partagée,
Monsieur Garcia, pour la gentillesse et l'humour doux,
Monsieur Lao, pour la sincérité et la confiance,
Madame Hortala, pour l'accueil généreux,
Monsieur Rochette, pour la découverte du paysage,
Madame Fantini, pour les bavardages de voyages,
Monsieur Coquet, pour le secret des lampions,
Monsieur Blachon, pour la sagesse et le savoir-faire,
Madame Faure, pour la folie des grand-mères,
Madame et Monsieur Largeron, pour la vue sur le Crêt du loup,
Madame Rizzelli, pour le sourire et le café italien,
Monsieur Brodhag, pour l'appel téléphonique à une inconnue,
Magali, pour la discussion lyonnaise révélatrice,
Simon, pour le passé et la ballade sur les crassiers,
Morgane, pour l'amitié et les gâteaux,
Alix, pour l'authenticité d'un lieu et d'une personne,
Alexandra, pour la découverte d'une usine pleine d'histoires,
et Pierre, pour le recoin caché du centre ville.

TABLE

Un boudonnement passé.....	17
La clé de la forge.....	38
Le grisou et le gitan.....	51
Des reflets du ciel.....	65
A la lisière du bois.....	81
En chien de fusil.....	97
A corps dévoué	112
Le placard des habitudes.....	132
Le frigidaire et le chaudron.....	151
Le mineur de plomb.....	172
La poupée espagnole.....	192
Le bruit des coquillages.....	214
L'étincelle dans la cheminée.....	230
Epilogue sur la méthode.....	248
Outils de la méthode.....	259
Bibliographie	276
Filmographie.....	278
Remerciements.....	281